

MOMENTS MARQUANTS
du chemin de sainteté
d'Emmanuel d'Alzon

Série des Cahiers du Bicentenaire de la naissance
du P. Emmanuel d'Alzon (1810-2010)

Conseil Général

Collection Cahiers du Bicentenaire d'Alzon 2010¹

- N° 1 *Tour du monde assumptionniste en 41 pays, 2007*
- N° 2 *Il y a deux cents ans, année 1810, octobre 2007*
- N° 3 *Emmanuel d'Alzon : Bibliographie commentée et référencée, décembre 2007*
- N° 4 *L'Orient Chrétien, mars 2008*
- N° 5 *Le P. d'Alzon et l'Assomption vus par des contemporains, des historiens et des Assomptionnistes, mai 2008*
- N° 6 *La Mission d'Orient de l'Assomption, octobre 2008*
- N° 7 *L'Assomption A.A. et O.A. : Bibliographie commentée et référencée, mars 2009, par Jean-Paul Périer-Muzet*
- N° 8 *Los Asuncionistas en la Argentina 1910-2000 par le P. Roberto Favre, juillet 2009*
- N° 9 *Histoire de la Province de France, t. 1, De l'Assomption indivise à l'Assomption des Provinces, septembre 2009, par Nicolas Potteau*
- N° 10 *Nouvelle chronologie du P. d'Alzon, de sa vie, de ses écrits et de ses principales biographies. Documentation référencée, janvier 2010, par Jean-Paul Périer-Muzet.*
- N° 11 *Histoire de la Province de France, t. 2, Une Province aux cent visages (1952 - 2010), juin 2010, par Nicolas Potteau*
- N° 12 *Moments Marquants du chemin de sainteté d'Emmanuel d'Alzon, juillet 2010, par le Conseil Général*

¹ Le Conseil général a décidé que les livrets de cette collection, une fois traduits notamment en anglais et en espagnol, pourraient être divulgués sous forme informatique (CD), mode pratique et économique.

Table des sujets

<i>Préface</i>	5
Premier Moment - septembre/octobre 1831	9
<i>« Conversion intellectuelle » et vocation sacerdotale</i> P. Richard E. Lamoureux	
Deuxième Moment - le 12 décembre 1834	23
<i>Le Père d'Alzon et l'amour de l'Église – Acte d'obéissance</i> P. Julio Navarro	
Troisième Moment - 1844-1845	31
<i>Le choix d'un collègue et la vocation religieuse – « Les années de feu »</i> P. Lucas Chuffart	
Quatrième Moment - 1852-1858	39
<i>Épreuves et conversion spirituelle</i> P. Emmanuel Kahindo Kihugho	
Cinquième Moment - le 3 juin 1862	49
<i>Mission d'Orient</i> P. Jean-Daniel Gullung	
Sixième Moment - 1868	63
<i>Emmanuel d'Alzon « passe le relais »</i> P. André Brombart	

Préface

Ce livret est le résultat de trois années de réflexions, de discussions et aussi de prière. Il a également nécessité un peu de recherches. Ce travail est le fruit d'un échange que nous avons eu durant une réunion du Conseil Général il y a quelques années. Nous nous demandions quelle serait la meilleure façon de préparer la célébration, en 2010, du bicentenaire de la naissance du P. Emmanuel d'Alzon, le 30 août 1810. Il nous a semblé que rien de ce que nous pourrions organiser ne porterait de fruit si nous ne prenions pas nous-mêmes le temps de « redécouvrir » le Fondateur et de vivre de son enseignement. Lors de la canonisation de sainte Marie-Eugénie Milleret, en 2007, il nous est clairement apparu que nos fondateurs étaient, avant tout, hommes et femmes en marche sur un chemin de sainteté. En bons augustinis, nous considérons la vie de foi comme un pèlerinage, un voyage plein d'imprévu au long duquel nous rencontrons des défis et nous entrevoyons – fût-ce de manière fugitive – la gloire qui nous est promise. Les membres du Conseil se sont alors posé la question : quels ont été les défis et les joies du P. d'Alzon sur son chemin ? Son parcours a-t-il été aussi « lisse » qu'il nous apparaît parfois ?

Bien qu'aucun d'entre nous, au Conseil, ne soit « spécialiste », nous avons pu identifier un certain nombre de « tournants » qui semblent avoir constitué des défis particulièrement importants pour Emmanuel d'Alzon. Nous avons décidé d'en retenir six, même si d'autres auraient également pu être envisagés. Chacun d'entre nous a alors choisi un de ces « tournants » et, dans le courant des mois qui ont suivi, nous avons essayé de les travailler, notamment en ayant recours aux sources. Chacun a finalement produit un texte qu'il a communiqué aux autres membres du Conseil. Vous avez entre les mains la dernière version des textes que nous avons ainsi élaborés.

Ce travail nous a permis de découvrir une autre dimension de la personne du P. d'Alzon. Depuis les célébrations du centenaire, en 1980, nous

avons pu prendre conscience plus fortement des mérites, et même de quelques limites, de la personnalité du P. d'Alzon. Les recherches historiques et l'étude approfondie de ses principaux écrits ont rendu cela possible. Depuis lors, cependant, et grâce aux efforts dévoués de plusieurs de nos frères, une édition critique intégrale de la correspondance du P. d'Alzon a été publiée, et une centaine de ses lettres les plus significatives ont été éditées en deux volumes accessibles à un large éventail de lecteurs, spécialistes ou non, laïcs aussi bien que religieux. Je suis convaincu que ces lettres nous ont aidés à redécouvrir l'homme d'Alzon : ses hauts et ses bas, sa largeur d'esprit, son intelligence, sa passion et ses affections. C'est essentiellement ce nouveau regard porté sur l'homme et sur le saint qui a nourri notre présentation des tournants qu'il a connus durant son existence. Ce n'est pas tant sous les traits d'un héros que d'Alzon y apparaît, mais la grandeur de l'homme y est néanmoins clairement perceptible.

La présentation de notre travail est quelque peu schématique, et cela est intentionnel. Il s'agit avant tout de notes susceptibles de nous aider à poursuivre réflexions et recherches. Ces notes proposent une approche et fournissent des informations qui pourraient être utiles pour préparer une journée de recollection ou même une semaine complète de retraite. De fait, depuis que ce travail a été entrepris, les membres du Conseil ont tous utilisé ce matériau pour animer des sessions, tant à l'intention de religieux que de laïcs, qui semblent avoir été généralement bien accueillies.

Nous n'aurons probablement aucune peine à reconnaître certaines dimensions de notre propre chemin de sainteté dans ces six tournants de la vie du P. d'Alzon. C'est pourquoi il nous semble évident que, au-delà du « style » et du langage qui pourraient nous tenir à distance de notre Fondateur, celui-ci demeure pour nous un compagnon, dans la mesure où nous essayons de répondre à l'appel à la sainteté qui nous a été adressé personnellement et en tant que membres de la famille de l'Assomption. Puissions-nous bénéficier d'une telle grâce, parmi beaucoup d'autres, à l'occasion de cet anniversaire de la naissance du Père d'Alzon.

*Richard E. Lamoureux, a.a.
Supérieur Général*



Daguerrotype de l'abbé d'Alzon, vers 1838-1840

« J'ai senti s'accroître en moi le désir de défendre la religion au moment où on l'attaquait le plus ».

(Lettres du P. d'Alzon, tome A, p.312, à son cousin Edmond d'Alzon, Lavagnac, le 10 juillet 1832).

Premier Moment

CONVERSION « INTELLECTUELLE » ET VOCATION SACERDOTALE

septembre/octobre 1831

L'événement

- la décision d'Emmanuel d'Alzon d'être prêtre et d'aller au séminaire

« J'ai eu, il est vrai, un moment bien triste, celui où j'ai quitté Lavagnac... J'étais dans un bouleversement inconcevable. » (Emmanuel d'Alzon, au départ de Lavagnac pour le séminaire de Montpellier, le 14 mars 1832)

Dates significatives :

- 1828-29 (Paris) – études de droit à Paris, participation à différents groupes de réflexion (voir plus loin) et d'action caritative
- 1829-30 (Paris) – contact avec l'abbé de La Mennais (cf. lettre du 12 janvier 1830) ; Emmanuel d'Alzon lui demande (1829) un plan d'études (S. Vailhé, *Vie*, I, 81 sq., pour plusieurs détails)
- 1831 (octobre) – il communique à ses parents son désir d'être prêtre
- 14 mars 1832 – départ de Lavagnac pour le séminaire de Montpellier
- 20 novembre 1833 – départ pour Rome

Description du moment

La décision d'Emmanuel d'Alzon d'être prêtre n'était pas facile. Elle était l'aboutissement d'un long discernement, pendant lequel il a envisagé d'autres possibilités : une carrière militaire, le droit, la vie politique... Et à vrai dire, il n'envisageait pas tout simplement un métier de curé ; il n'aspirait pas au statut clérical. Sa grande préoccupation était pour la société et pour l'Église, qu'il voudrait renouveler de fond en comble. Il est finalement arrivé à la conviction que pour réaliser ce renouveau, la prêtrise était le meilleur moyen.

La préparation d'une vocation

Pour bien comprendre la décision d'Emmanuel d'Alzon de se faire prêtre, il faut connaître certains éléments de son expérience en famille et comme jeune adolescent.

Son expérience familiale

Le jeune Emmanuel a grandi dans une famille profondément chrétienne, très attachée à l'Église. Jeune garçon, il goûtait particulièrement les célébrations liturgiques à l'église et il aimait « célébrer » la messe avec ses amis, prenant toujours le rôle du célébrant principal. C'est dans sa famille qu'il a appris que le service, en particulier envers les pauvres, constitue une dimension essentielle de la vocation chrétienne. Comme il l'indiquera par la suite, cet attrait précoce pour le sacerdoce s'affaiblit au cours de ses études, durant son adolescence à Paris.

Son expérience scolaire

Comme étudiant à Saint-Louis et ensuite au collège Stanislas, il n'a pas brillé particulièrement, mais, comme l'explique S. Vailhé (*Vie*, p. 48), son travail s'améliorait considérablement lorsque les études s'adressaient davantage à l'intelligence qu'à l'imagination ou à la mémoire. Il lut beaucoup pendant son séjour à Stanislas, parfois dans des domaines que son

père n'approuvait pas (p. ex. *L'Esprit des Lois* de Montesquieu et, plus généralement, la philosophie politique). Néanmoins, son père aurait souhaité l'orienter vers le droit et la fonction publique, comme diplomate, titulaire d'une fonction de gouvernement, ou encore comme juge. Mais Emmanuel montrait une inclination à suivre les traces de ses ancêtres et, en embrassant la carrière militaire, à se mettre au service du roi, dont le pouvoir était maintenant restauré après la Révolution de 1789. Lorsque, en 1826, il demanda à son père de pouvoir s'inscrire à l'académie militaire de Saint-Cyr, le Vicomte le pressa de ne pas suivre de manière trop impétueuse son attrait pour la vie militaire, mais de terminer ses études littéraires (qui continuaient d'ailleurs à l'intéresser vivement et en vue desquelles il désirait se constituer une bibliothèque bien fournie). En mai 1827, Emmanuel semble avoir renoncé à son idée d'entrer à Saint-Cyr. En revanche, il envisage de pouvoir devenir député au Parlement et de suivre ainsi plus directement les traces de son père.

Sa formation intellectuelle

Lorsqu'il obtient son baccalauréat à Stanislas (en août 1828), Emmanuel a étudié la philosophie, l'histoire (avec un intérêt particulier pour la Réforme, la Révolution et les guerres de religion) et la littérature classique. Des notes d'études de l'époque révèlent un esprit curieux et critique. Cette vitalité intellectuelle se manifeste clairement à travers sa participation à de nombreux groupes d'études pour jeunes gens, qui se tiennent à Paris à cette époque. Pendant des périodes variables, il fut membre de la *Société littéraire* (fondée par Emmanuel Bailly pour les étudiants catholiques), de la *Société des Bonnes Études*, qui rassemblait des catholiques et des non croyants, de *l'Association pour la défense de la religion catholique* et de la *Conférence religieuse*. La participation à ces groupes permit au jeune étudiant de se tenir au courant des questions littéraires, philosophiques et politiques et d'entrer en relation avec plusieurs figures intellectuelles importantes du moment. Parmi elles, Félicité de La Mennais, que d'Alzon rencontra en 1828 à la *Conférence religieuse*, allait devenir un des maîtres à penser du jeune homme.

La dernière étape

Cependant, sur les conseils de son père, il commence des études de droit à l'automne 1828. Il le fait avec sérieux, mais il n'hésite pas à écrire à ses amis qu'il trouve ces études suprêmement ennuyeuses (« *Que c'est assommant le droit !* », Lettre à Eugène de la Gournerie, 13 juillet 1829). Pendant cette période, il continue toutefois à participer à des groupes d'études informels et montre un intérêt particulier pour les discussions sur le « droit public », autrement dit sur les questions politiques brûlantes du moment. Avec sérieux, il met de l'ordre dans sa vie personnelle, assiste quotidiennement à la messe et s'engage dans des œuvres de charité (visites aux malades, instruction religieuse, etc.) Au début de sa seconde année d'études de droit à Paris (en 1829), il choisit La Mennais comme guide intellectuel. Le maître lui propose un plan d'études, mais encourage surtout le jeune étudiant à acquérir un « système d'idées », une perspective intellectuelle d'ensemble, laquelle, comme La Mennais le remarque justement, ne peut s'acquérir que par un échange suivi, voire quotidien, entre maître et étudiant. En janvier (1830), l'orientation future du jeune homme semble clairement prendre forme.

Dans une lettre (du 21 janvier 1830) à son meilleur ami, Luglien de Jouenne d'Esgrigny, pour répondre aux objections de Luglien sur son projet d'avenir, le jeune d'Alzon expose les étapes de son discernement et les raisons de son choix. Il lui parle de son attrait initial pour la vie militaire, de la nécessité d'acquérir une expérience dans l'administration, de servir « à la tribune », ou enfin comme membre élu de la Chambre des Députés. Assez tôt il avait compris qu'il était appelé à « *la défense de la religion* », mais il avait d'abord pensé que cela pouvait se faire en poursuivant une carrière politique. D'ailleurs c'est dans ce sens que son ami, Luglien, l'aurait encouragé (voir sa lettre à d'Alzon du 23 janvier 1830 : « *Vous aurez mille fois plus d'influence pour le bien en évitant la robe de prêtre... Votre mission est d'être un honnête homme parmi les autres hommes ; votre exemple dans le monde sera plus utile que votre exemple parmi les prêtres.* ») La réponse de d'Alzon est simple : « *Je m'aperçus bientôt que la souveraineté n'existait pas plus au palais Bourbon qu'aux Tuileries, et que, dans une société ainsi malade, on ne pouvait avoir d'influence qu'en se séparant entiè-*

rement d'elle... » Donc, la conclusion : « ...peu à peu, les désirs d'établissement tombèrent et je ne vis devant moi que le sacerdoce. »

Il est important de souligner que pour Emmanuel d'Alzon le sacerdoce s'inscrivait dans une mission assez précise, « *la défense de la religion* », dont il ne cessait d'approfondir le sens dans sa correspondance entre 1830 et 1835. Qu'est-ce qu'il entendait par la défense de la religion et comment pensait-il la poursuivre ? La formule recouvre toute une analyse de la société française de l'époque. Pour d'Alzon, il s'agissait d'« *une société ainsi malade* » (voir plus haut) où l'État était sans droit ni pouvoir légitime, où « *Dieu ne commandait pas* ». Il avait conscience de vivre « *dans ce temps où tout est agité, variable, incertain, où surtout l'avenir est si obscur que chacun...est menacé* », une société envahie par l'égoïsme, où « *l'amour s'est réfugié dans ce qu'il y a de plus matériel* » (lettre à Edmond d'Alzon, 10 juillet 1832). L'Église et le clergé n'échappent pas à sa critique : « *Les tristes réflexions que t'a inspirées la conduite de certains prêtres, je les fais depuis bien longtemps. ...Il est inconcevable, humainement parlant, qu'avec toutes les passions qu'on recouvertes depuis dix-huit siècles les soutanes de toutes les couleurs, la religion n'ait pas péri, tuée par le contraste des enseignements et des mœurs de ses ministres.* » (ibid.)

Il résume son analyse dans une lettre plus tardive (18 mars 1835), à Alphonse de Vigniamont : il fallait « *rendre aux intelligences les forces qu'elles ont perdues (et) réparer cet épuisement moral dont on se plaint de tout côté.* » Il se sentait face à une société qui avait perdu ses repères. Son désir, alors, était de « *renouveler* », de « *régénérer* » la société, et il ne voyait pas de meilleur moyen que la religion, où « *je découvre, dans les profondeurs du dogme catholique, tant de richesses, une sève si forte, une vie si puissante que, d'une part, je ne puis concevoir comment le prêtre qui veut renouveler la société peut chercher d'autres secours que ceux qu'il trouve dans la vérité même.* » Il faut « *faire briller devant (les intelligences) cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, de les réchauffer aux rayons du Verbe éternel.* » (ibid.).

Pour se préparer à cette mission, le jeune d'Alzon se consacre à deux années d'études personnelles à Lavagnac : les Pères de l'Église (saint Augustin, saint Jean Chrysostome, Tertullien, etc.), la Bible, la théologie, les langues (allemand, anglais, italien). Il se donnait à l'étude des « *'idées mères', c'est-à-dire des principes qui sont propres à féconder l'esprit de quiconque est appelé, par sa vocation, à prendre quelque ascendant sur les hommes, idées qui, pour n'être pas admises dans la tête de certains prêtres, les laissent sans influence aucune sur la société.* » (lettre à d'Esgrigny, 11 août 1832) Arrivé au séminaire de Montpellier, il continuera dans le même sens, mais se plaindra que le niveau intellectuel y est très pauvre (voir lettres à Henri Gouraud, le 18 juillet 1832 et à Augustine, sa sœur, 29 janvier 1833).

Vers la fin de cette période de discernement, d'Alzon résume son parcours dans une lettre à sa sœur Augustine. Certaines choses lui étaient claires :

- Il était appelé à vivre au milieu des hommes (et non à la Trappe ou la Chartreuse).
- Dieu le voulait dans l'état ecclésiastique.
- Il ne l'appelait pourtant pas à l'exercice du ministère.
- Ce à quoi Dieu l'appelait plus précisément n'était pas clair : il fallait attendre avec confiance ; il était mieux de ne pas trop envisager l'avenir.

Sa décision d'aller au séminaire est donc l'aboutissement d'un long cheminement, tant spirituel qu'intellectuel, qui le conduit à ce qu'on pourrait appeler une « conversion » intellectuelle : « *Il s'opère tous les jours une révolution en moi, non pas de mal en bien, tant s'en faut, mais je vois une foule de choses sur un point de vue différent.* » (lettre à Alphonse de Vigniamont, 18 mars 1835). Il était en effet convaincu de l'importance de l'étude et de la doctrine de l'Église pour tout effort de renouveau, que ce soit au niveau de l'Église ou au niveau de la société.

« A ses origines, cette vocation est le fruit de la réflexion ; elle est, pour ainsi dire, tout intellectuelle. Emmanuel a vu l'Église de son

*temps attaquée de toutes parts ; il l'a vue aussi et surtout il l'a jugée si mal défendue sur le terrain doctrinal que tout l'élan de sa nature généreuse l'a porté d'abord à se ranger parmi ses soldats laïques, puis à comprendre insensiblement que cette lutte exigeait de lui tous les renoncements. » (S. Vaillhé, *Vie du P. Emmanuel d'Alzon*, I, 87).*

Entre ses jeunes années et son départ de Lavagnac pour le séminaire de Montpellier, la nuit du 14 mars 1832, Emmanuel d'Alzon a connu une évolution importante et il voit maintenant son engagement total au service de l'Église comme constitutif d'un engagement au renouveau de la société. Au cours des années qui vont suivre, sa compréhension de ce que doit être ce renouveau va également subir une évolution¹, mais dès l'âge de 22 ans, l'orientation générale de sa mission sacerdotale est tracée.

Conclusion

Il est évident que le cheminement vocationnel du jeune d'Alzon n'a pas été facile, mais son désir de suivre le Christ et de répondre aux besoins les plus profonds de l'Église et de la société de son temps l'a orienté pendant tout son parcours. Pour mieux discerner l'appel du Seigneur, il a pris tous les moyens possibles : accompagnement spirituel, réflexion et dialogue avec ses amis, étude et prière. Pour réaliser son objectif apostolique, il s'est préparé sérieusement, surtout par l'étude. Dans un contexte social et ecclésial complexe, son discernement est marqué d'une grande liberté vis-à-vis de sa famille et d'une grande lucidité vis-à-vis de l'Église et des courants intellectuels de l'époque. Il nous pousse à réfléchir sur notre propre attachement au Christ et sur la passion apostolique qui nous habite.

¹ Tout au long de sa vie, d'Alzon continuera à réfléchir à la meilleure manière de renouveler la société. A titre d'exemples de l'évolution de ces conceptions, voir ses articles écrits pour la revue *Liberté pour tous* (en 1848) et ses discours aux Chapitres généraux de 1868 et 1873.

Textes d'Emmanuel d'Alzon qui éclairent ce moment

- lettres d'Emmanuel d'Alzon à Luglien de Jouenne d'Esgrigny (21 et 24 janvier 1830)
- réflexion sur son plan d'études (février 1831)
- lettre d'Emmanuel d'Alzon à Edmond d'Alzon (10 juillet 1832)
- lettre d'Emmanuel d'Alzon à sa sœur Augustine (29 janvier 1833)
- lettre d'Emmanuel d'Alzon à Alphonse de Vigniamont (18 mars 1835)

Textes bibliques qui permettent d'approfondir le sens de ce moment

- Matthieu 19, 16-30 (le jeune homme riche) et Marc 10, 17-31
- Matthieu 21, 33-46 ; Marc 4, 1-34 ; Luc 4, 16-44 (sur le Royaume)
- Matthieu 13, 44-46 (le grand trésor et la perle, en lien avec la lettre à d'Esgrigny du 9 janvier 1831)
- Jean 4, 4-42 (la Samaritaine)
- Éphésiens 4 (une doctrine solide)
- 2 Timothée 4 (un souci d'instruire, une saine doctrine)

Petite bibliographie

- AUGUSTIN – *Les Confessions*, III, iv ; *La Cité de Dieu*, XIV et XIX
- Emmanuel D'ALZON –
Chapitre de 1868 (sur le Royaume et les droits de Dieu) (*Écrits spirituels*, 129-146)
Lettres au Maîtres des Novices (1-3), « Avènement du Règne de Notre Seigneur Jésus Christ » (ES, 659-672)
- Siméon VAILHÉ, *Vie du P. Emmanuel d'Alzon*, Paris, 1926, vol. 1
- *Dossier sur la vie et les vertus du P. Emmanuel d'Alzon*, Rome, 1986

Extraits de textes

Lettre d'Emmanuel d'Alzon à Luglien de Jouenne d'Esgrigny
(24 janvier 1830) : les étapes de son discernement

Si c'est vous rendre malheureux que de vous parler de mon avenir, si c'est diminuer votre amitié pour moi, eh bien! tout est dit; je ne vous en parlerai plus. Comme il faut avant tout aimer ses amis pour eux, et non pour soi, je suis bien résolu à ne vous plus parler de rien, jusqu'à ce que vous m'ayez assuré que vous m'aimez assez pour souffrir que je vous fasse de la peine. En attendant, je vous écris.

Vous ne voulez pas absolument entendre raison. Je vous fais peur dans une robe de prêtre. Faut-il pourtant vous dire toutes mes réflexions, avant de m'être fixé sur une idée qui vous répugne si fort?

D'abord, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, cette idée m'a singulièrement plu. Je l'abandonnai pendant quelque temps, et la carrière qui me souriait le plus fut la carrière militaire. J'y renonçai pourtant, sur quelques observations de mes parents. Mais, depuis à peu près cette époque, je me décidai à me vouer à la défense de la religion, et cette pensée se développa en moi d'une manière surprenante. Dès ce moment, je vous l'avouerai, je sentis pour les fonctions publiques une répugnance extrême. Je voulais bien entrer dans une carrière, mais c'eût été pour peu de temps. C'eût été pour me mettre plus à même d'acquérir des lumières sur la marche de l'administration.

Alors je ne voyais qu'un seul champ de bataille digne de moi, la tribune, et je crus devoir m'y préparer par des études fortes. Toutefois, par le même principe qui me faisait mépriser les places et parce que je me croyais dans un État sans droit et, par conséquent, sans pouvoir légitime, je pensais que là où Dieu ne commandait pas, je me sentais fait pour aspirer à la souveraineté. Or, cette souveraineté, à mes yeux, elle était placée dans la Chambre élective, et rien que dans la Chambre élective. Ce qui fit que, lorsque la pairie reçut une re-

crue, il y a deux ans, je ne fus point fâché que mon père ne fût point parmi les 76; quoique, entre nous, soit dit, je pense qu'il valait bien bon nombre d'entre eux et qu'il eût été peut-être du 'troupeau de Jeannot', s'il n'eût constamment gardé un caractère d'indépendance consciencieuse, dont la Chambre n'offre à mes yeux qu'un autre exemple.

Mais je poussai plus loin et je m'aperçus bientôt que la souveraineté n'existait pas plus au palais Bourbon qu'aux Tuileries, et que, dans une société ainsi malade, on ne pouvait avoir d'influence qu'en se séparant entièrement d'elle et en pesant sur elle de tout le poids de droits qu'il ne lui appartenait pas de donner. Dès lors, mon enthousiasme pour la députation cessa entièrement, et je ne vis dans le gouvernement français qu'une machine décrépite, dont il était inutile et même dangereux de réparer les rouages.

Par d'autres considérations je fus conduit, en me formant mon plan de vie, à me résoudre, si jamais je m'établissais, à m'établir au plus tôt à trente-cinq ans, tandis que je voyais avec plaisir, dans le lointain de ma carrière, la possibilité de me consacrer à Dieu. peu à peu, les désirs d'établissement tombèrent et je ne vis devant moi que le sacerdoce, auquel je n'avais rien à sacrifier, puisque je n'avais presque plus d'attache pour le monde. Savez-vous ce qui m'effraya alors? Ce fut mon peu d'enthousiasme, ce fut la froideur avec laquelle je considérais les sacrifices à faire et la possibilité d'en retirer les fruits. Cette facilité avec laquelle je croyais pouvoir rompre mes liens m'effrayait; mais ce qui m'effrayait plus encore, c'était l'absence absolue d'enthousiasme. Mais il est venu enfin cet enthousiasme, qui n'a plus eu à redouter que la pesanteur du fardeau qu'il voulait porter. Il est venu et a toujours été croissant, toutes les fois que je me suis approché de la sainte Table. Il s'est emparé de moi, m'a retiré de plusieurs écarts et m'a fait désirer vivement le moment de la liberté; car on s'affranchit véritablement à mesure que l'on entre dans un ordre plus parfait.

Maintenant, mon unique désir c'est la volonté de Dieu. je ne suis point pressé, quoique je désire entrer le plus tôt possible à son service; mais je suis calme, je m'en remets à lui.

Tout ce que je viens de vous dire doit vous prouver que j'ai raisonné, que je n'ai voulu que rendre plus parfaits les moyens de remplir la tâche que je m'étais imposée, que cette marche successive dans mes idées n'annonce point de pas rétrograde et que, par conséquent, j'ai peu de raisons de me croire dans l'illusion.

Adieu, mon cher Luglien. Répondez-moi et ouvrez-moi votre cœur, comme je vous ouvre le mien. une autre fois, je vous développerai comment je considère le prêtre. Peut-être ne le trouverez-vous plus inaccessible à l'amitié et ne regarderez-vous plus la soutane comme une robe d'airain, qui empêche le cœur de se répandre et de recevoir l'épanchement d'un autre cœur?

Lettre d'Emmanuel d'Alzon à son cousin Edmond d'Alzon (10 juillet 1832) : il y résume sa pensée

Il paraît que mon entrée au séminaire a fait parler bien des gens de toutes les manières, mais bien peu ont vu ma pensée aussi bien que toi...

Le bon Dieu m'a fait la grâce d'aimer le dévouement, et j'ai senti s'accroître en moi le désir de défendre la religion au moment où on l'attaquait le plus. J'aimais à penser que, dans ce temps où tout est agité, variable, incertain, où surtout l'avenir est si obscur que chacun, quel que soit son état, son opinion, est menacé, je m'attachais à quelque chose de fixe, d'immuable, et que, si je m'exposais à quelque danger, c'était au moins pour une cause qui en valait la peine. Je te l'ai sans doute dit quelquefois: rien ne m'indigne comme l'égoïsme, que je vois aujourd'hui envahir la société.

Lettre d'Emmanuel d'Alzon à Alphonse de Vigniamont (18 mars 1835) : sa conversion « intellectuelle »

...il s'opère tous les jours une révolution en moi...je vois une foule de choses sur un point de vue différent. A mesure que j'étudie la religion, je découvre, dans les profondeurs du dogme catholique, tant de richesses, une sève si forte, une vie si puissante que, d'une part, je ne puis concevoir comment le prêtre qui veut renouveler la société peut chercher d'autres secours que ceux qu'il trouve dans la vérité même, et, de l'autre, il me semble que le meilleur, l'unique moyen de rendre aux intelligences les forces qu'elles ont perdues, de réparer cet épuisement moral dont on se plaint de tout côté, est de faire briller devant elles cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, de les réchauffer aux rayons du Verbe éternel.

...de ce point de vue, je prends un dégoût de plus en plus profond pour la politique, parce que je la considère dans ce moment comme chose morte, je n'y vois plus la vie, je n'y vois que des convulsions, des efforts impuissants vers l'ordre, des tentatives stériles, tant que la pensée catholique ne viendra pas la pénétrer de charité, de justice et de cet esprit de liberté chrétienne qui, quoi qu'on dise, est aujourd'hui totalement étouffé.

La pensée la plus intime de mon âme est que le monde a besoin d'être pénétré par une idée chrétienne s'il ne doit tomber en dissolution, et qu'il ne peut recevoir cette idée que par des hommes qui s'occuperont avant tout de cette idée, afin de la présenter sous toutes les formes qu'elle peut revêtir. L'on dit que le monde est impie. Je crois, sans doute, que les passions le détournent du bien, mais je crois surtout qu'il est ignorant; il faut donc l'instruire et lui préparer une instruction dans des termes qu'il puisse comprendre.

Richard E. Lamoureux, a.a.



Le P. d'Alzon photographié debout, chapeau à la main 1859-1862

Ce chapeau romain n'est pas un détail vestimentaire : le P. d'Alzon se présente comme ultramontain, « toujours fidèle à Rome ».

Deuxième Moment

LE PÈRE d'ALZON ET L'AMOUR DE L'ÉGLISE Acte d'obéissance

le 12 décembre 1834

Une adhésion formelle a l'enseignement de l'Église lui est demandée par le Pape lui même

Un des traits fondamentaux de l'expérience spirituelle et du chemin de sainteté d'Emmanuel d'Alzon a été **son amour de l'Église**. Cet amour, il le transmet à ses disciples (Assomptionnistes, Oblates de l'Assomption, ceux et celles qu'il dirigeait spirituellement, les laïcs qui collaboraient avec lui, les élèves de son Collège) comme étant un **élément essentiel du charisme et de la spiritualité** de l'Assomption.

À l'âge de 24 ans, il fait déjà preuve, dans son amour de l'Église, d'une maturité et d'une fermeté qui ne feront qu'augmenter au cours des années. Cet amour est fondé sur une solide théologie de l'Église et, en même temps, sur la pratique de certaines vertus qu'il a poussées jusqu'à l'héroïsme.

Il faudrait souligner aussi comment l'amour de l'Église se traduit chez Emmanuel d'Alzon dans une magnifique et parfaite symbiose de **fidélité à l'Église universelle** (qui s'exprime dans sa vénération et son obéissance inconditionnelle au Pape) et de **fidélité à l'Église locale** (qu'il sert avec générosité, audace, créativité et désintéressement pendant toute sa vie).

L'événement

- le 12 décembre 1834, l'acte de soumission

Le vendredi 12 décembre 1834, l'avant-veille des ordinations aux ordres majeurs, il lui est demandé de signer, sur le champ, à la demande du Pape (Grégoire XVI) et devant le cardinal Vicaire de Rome (Carlo Odescalchi), un acte de soumission formelle aux encycliques *Mirari vos* (1832) et *Singulari nos* (1834). Ceci équivaut à affirmer explicitement qu'il ne partage pas et ne défend pas les idées de Félicité de La Mennais.

Fait surprenant! Pourquoi demande-t-on à Emmanuel d'Alzon cet acte de soumission presque comme une condition nécessaire pour être ordonné prêtre? Est-ce que le Pape lui-même met en doute la pureté de sa foi catholique et son obéissance aux enseignements de l'Église? Événement très douloureux pour le jeune d'Alzon, au moment même où il fait l'option de consacrer toute sa vie au service de l'Église! Dans une lettre adressée à son père le jour de son ordination, il raconte lui-même cet événement, s'efforçant d'y trouver une explication et exprimant ses sentiments avec la passion et la sincérité qui le caractérisent. On a toujours souligné la détermination et la promptitude d'Emmanuel d'Alzon : il ne veut point de délai et il signe à l'instant.¹

Il serait trop long de vous dire tout ce que j'ai éprouvé d'angoisses, avant de recevoir les ordres (...) L'on m'a joué un assez mauvais tour. Je crois que c'est l'évêque du Puy. Quoi qu'il en soit, une dénonciation a été faite à mon égard à propos de mes opinions. On ne me dit rien. (...) Ensuite, il me proposa au nom du Pape de signer une formule, par laquelle j'adhérais à l'encyclique (...) Il me proposa de me donner du temps pour réfléchir. Mais je répondis que je n'en voulais point et je signai à l'instant. (...) Il est assez ennuyeux d'atti-

¹ « Ce simple geste est la mise en pratique sous la forme la plus méritoire de l'amour du Pape, que le P. d'Alzon a inscrit en tête de ses Règles. Ses fils auront plus d'une fois à suivre son exemple. Il leur suffira toujours d'y songer, pour trouver immédiatement le même courage dans la même foi » (Polyeucte GUISSARD, p. 49).

rer le contentement du Pape d'une pareille façon... (Lettre à son père, 26 décembre 1834, Lettres, t. A, p. 759-762).

Quelques réflexions

Pour mieux comprendre l'événement du 12 décembre 1834, voici quelques réflexions.

1. En premier lieu, il faut dire qu'Emmanuel d'Alzon a vécu ce qu'on a appelé la "*crise mennaisienne*" pendant tout son séjour à Rome: depuis la fin novembre 1833 jusqu'en juin 1835. Il devient « *un disciple privilégié au cœur du drame* » (BORDET, p. 56). Il n'a pas été un simple spectateur lointain, il est en contact permanent avec un certain nombre d'ecclésiastiques romains bien informés et perçoit, mieux que beaucoup d'autres amis ou disciples de La Mennais, les controverses et les divergences qui existent au sein de la Curie romaine. Il fut un observateur attentif et lucide, et sut tenir un sain équilibre entre ses sentiments (sa sympathie évidente, son admiration et son amitié même pour La Mennais) et, d'autre part, le domaine des idées et de la fidélité aux décisions de l'autorité ecclésiastique. Emmanuel et ses amis romains essaient de donner réconfort et appui à La Mennais, mais ils font aussi tout leur possible pour qu'il reste fidèle à l'Église.

L'abbé de la Mennais est condamné par une encyclique (...) Comme je suis entièrement soumis, je suis tranquille pour mon compte, mais, je tremble pour les suites, et je ne suis pas le seul. (...) Adieu. Je suis, malgré ce, un peu vexé, mais je ne ferai pas de bêtise. Je suis allé, hier encore, baiser les pieds de saint Pierre et lui demander du courage pour moi et pour ceux qui en ont besoin. (Lettre à sa sœur Marie, du 30 juin 1834, Lettres, t. A, p.597-598).

Enfin Rome a parlé. Le Pape, dans une encyclique nouvelle, condamne votre ouvrage en taisant votre nom. Ce ne sont point des propositions extraites et notées séparément, mais une censure générale de tout le livre. Vos amis sont plongés dans la douleur, ils se soumet-

tent, mais tremblent à cause des funestes conséquences qu'ils prévoient. Ils me chargent de vous engager à un silence absolu et à laisser le temps agir. Dans quelques jours, je vous donnerai les détails que j'aurai recueillis. J'ose à peine vous parler de mon affliction profonde et des vœux ardents que je fais pour que cette nouvelle épreuve, quelque rude qu'elle est, n'ébranle en rien votre attachement à l'Église de Jésus-Christ. (Lettre à La Mennais, du 1^{er} juillet 1834, Pages d'Archives, p. 327 et Lettres, t. XIV, p. 46).

2. D'autre part, Emmanuel souffre à cause de l'atmosphère de mesquinerie et des intrigues politico-religieuses qu'il découvre dans les milieux ecclésiastiques de Rome et dans l'administration de l'Église. Il se révolte contre cet état de choses. Sa correspondance témoigne de ses critiques, très sévères et amères. Il se sent lui-même observé et jugé dans certains milieux. Mais justement, et malgré cette atmosphère trop humaine et si peu évangélique, Emmanuel réaffirme avec force sa foi et sa confiance dans le pouvoir divin de l'Église et dans sa dimension surnaturelle.

J'ignore si je pourrai m'accoutumer à Rome, parce que, pour s'accoutumer à une chose, il faut la comprendre. Or, Rome est pour moi un mystère, que je ne découvrirai pas de longtemps, mélange de foi et d'abus, de vertu et de décadence, de force et de faiblesse, de politique de la peur et d'amour du bien, tout cela amalgamé, confondu. Débrouille qui peut! Les têtes les plus actives s'usent sur des questions peu importantes et laissent de côté les questions vitales. (...) Adieu. Oui, j'ai besoin de vous, car je passe des moments pénibles. La vue de certains maux de l'Église m'affecte d'une manière pénible, sans doute parce que ma foi est trop faible. Cependant, il faut se préparer au combat. (Lettre à d'Esgrigny, du 24 février 1834, Lettres, t. A, p. 507-511).

Que si vous désirez connaître le résultat que ces événements ont eu pour moi personnellement, c'est de me faire beaucoup souffrir, mais d'épurer ma foi, de la faire de plus en plus reposer en Dieu, de ne vouloir que le bien de son Église. Oh! que tout est petit, faible, illusoire,

hors de là! Priez Dieu, je vous en conjure, pour que je tire de tout ce qui se passe sous mes yeux des leçons d'humilité et d'espérance... (Lettre à l'abbé Fabre, du 24 août 1834, *Lettres*, t. A, p. 664-665).

Je ne puis vous dissimuler que toutes ces épreuves m'ont fait beaucoup souffrir. Fénelon, après sa condamnation, disait: « Je me soumets, mais je pleure. » Comme ma soumission était très facile, puisque je reconnaissais que M. de la M[ennais] était condamnable, c'est le coup en lui-même qui m'a été cruel, et je pourrais dire que je me suis soumis, mais en rugissant. (...) Je crois que, de toutes les douleurs, la plus grande qui puisse s'emparer d'un cœur qui aime l'Église, c'est de voir ses intérêts compromis par ceux qui devraient la défendre. (Lettre à son père, du 25 août 1834, *Lettres*, t. A, p. 667).

J'ai tâché de me soumettre avec la simplicité d'un enfant ; j'ai ensuite essayé de prendre les paroles de l'encyclique dans le sens qui me paraissait le plus naturel. J'ai bien vu qu'elles blâmaient quelque chose, mais que ce quelque chose n'était pas grand' chose. (Lettre à sa sœur Augustine, du 17 janvier 1835, *Lettres*, t. A, p. 771).

Pour mon compte, j'étudie tous les jours et je me confirme dans quelques maximes, dont mon voyage me fait comprendre l'importance. La première, c'est qu'il faut toujours travailler pour Rome, quelquefois sans Rome mais jamais contre Rome. (Lettre au Père Fabre, professeur au séminaire de Montpellier, du 23 août 1836, *Lettres*, t. A, p. 658).

3. On a beaucoup parlé du déchirement intérieur qu'a dû signifier pour Emmanuel d'Alzon d'avoir à choisir entre son amitié et sa loyauté envers La Mennais et sa fidélité à l'Église. On a parlé de séparation et de rupture. Il est vrai que d'Alzon admirait la brillante personnalité de La Mennais et que les idées et projets de celui-ci éveillaient son enthousiasme ; et même, il avait demandé à La Mennais des conseils concernant ses études. Cependant il n'est pas moins vrai qu'Emmanuel avait déjà fait son choix dès l'âge de vingt ans, un choix bien clair auquel il fut fidèle toute sa vie :

lutter en « défense de la religion », faire régner les droits de Dieu dans la société, rendre à l'Église toute liberté face aux pouvoirs politiques, lutter pour la « régénération » de la société. Cette mission lui semblait « belle, sublime » (*Lettres*, t. A, p. 332). Le regard d'Emmanuel sur la réalité de son temps est optimiste et imprégnée d'espérance chrétienne (*Lettres*, t. A, p. 345). Son choix est une option de foi et une option d'Église. La Mennais, par contre, choisit le chemin de la lutte politique.

Je n'ignore pas tout ce qui m'attend une fois que je serai prêtre. Je sais que je sacrifie ma liberté assez nécessaire aujourd'hui. J'ai réfléchi longtemps si je n'aurais pas plus de facilité pour faire le bien dont je suis capable en restant dans le monde comme simple catholique. Il me semble que Dieu me veut ailleurs et que c'est comme prêtre que je dois travailler. (Lettre à La Mennais du 26 novembre 1834, *Pages d'Archives*, p. 334 et *Lettres*, t. XIV, p.53).

Je vous assure que, tout en partageant encore sur une foule de points les idées de M. de la M[ennais], je m'en sépare positivement pour la politique; [...] Il est persuadé qu'aujourd'hui on ne peut, on ne doit plus parler religion, qu'il faut tout amener sur le terrain de la politique; et moi, au contraire, je crois et je suis convaincu qu'il faut tout amener sur le terrain de la religion [...] Je parle dans ce moment comme prêtre, et non comme simple Français. Il y a, dans cette défiance des forces de l'Église, quelque chose d'injurieux à la vérité et à l'essence même du catholicisme qui paraît ne pouvoir plus se défendre par ses propres forces. (Lettre à son père, du 28 mars 1835, *Lettres*, t. A, p.797-798).

Conclusion

L'acte de soumission du 12 décembre 1834 est un jalon important dans son chemin vers la sainteté. Ce fut surtout un acte de foi théologique en l'Église et d'amour surnaturel envers elle. « Si d'Alzon aime tellement l'Église, ce n'est pas qu'il ignore ses déficiences. Mais au-delà de celles-ci

il croit dans l'action et les garanties divines. Sa correspondance durant le séjour romain révèle que son attachement à l'Église et au Saint-Siège est affaire de foi » (*Dossier sur la vie et les vertus*, vol. I, p. 67).

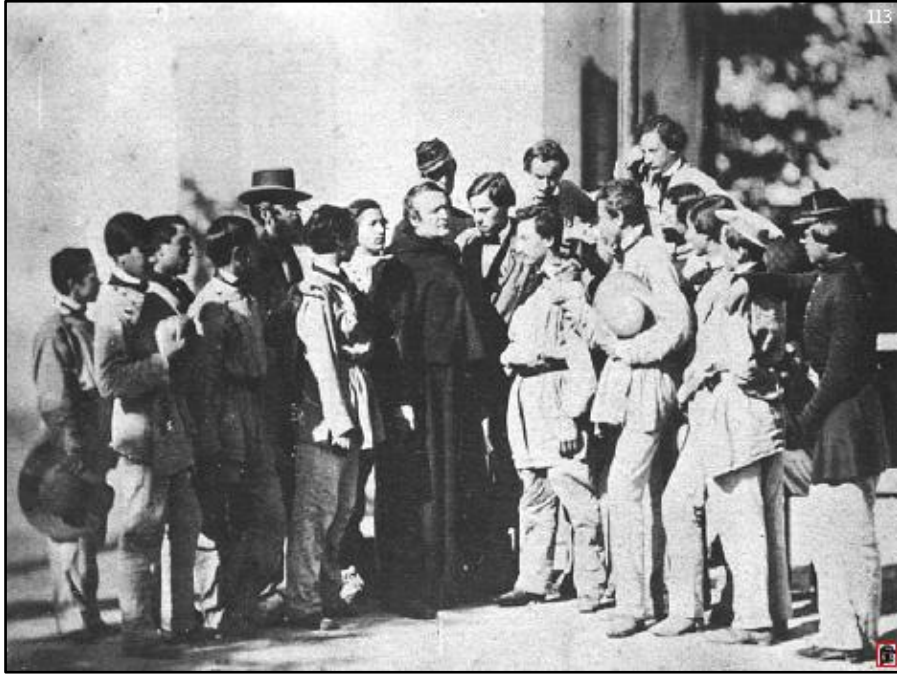
Textes bibliques qui permettent d'approfondir le sens de ce moment

- 1 Corinthiens 12 (diversité et unité en un même corps)
- Ephésiens 4 (Église, Corps du Christ)
- Jean 15 (la Vigne et les sarments)
- Apocalypse 12 (la Femme et le dragon)

Petite bibliographie

- Siméon VAILHÉ, *Vie du P. Emmanuel d'Alzon*, Paris, Bayard, 1926, t. I (1810-1851), chap. VII, VIII, IX, p. 134-204.
- Gaston BORDET, *Emmanuel d'Alzon et la crise mennaisienne 1828-1835*, en *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Église du XIXe siècle*, Colloque d'histoire sous la direction de René RÉMOND et Emile POULAT (décembre 1980), Paris, Editions du Centurion, 1982, p. 37-82.
- Jean-René DERRÉ, *Les relations entre E. d'Alzon et Lamennais*, en *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Église du XIXe siècle*, Colloque d'histoire sous la direction de René RÉMOND et Emile POULAT (décembre 1980), Paris, Éditions du Centurion, 1982, p. 83-106.
- *Dossier sur la vie et les vertus du P. Emmanuel d'Alzon*, Rome, 1986, vol. I : *Sommaire de la vie et des vertus*, p. 63-68 ; vol. II : *Documentation Biographique*, t. I, chap. VI et VII, p. 125-247.
- Jean-Paul PÉRIER-MUZET, *Le Père Emmanuel d'Alzon par lui-même. Anthologie Alzonienne*, Rome, t. I, cap. 6 et 7 ; t. II, cap. 5, 6 et 7.

Julio Navarro Román, a.a.



*Le P. d'Alzon, avec M. Germer-Durand, entouré d'élèves du collège,
photographié par Disderi, vers 1852-1853*

Troisième Moment

LE CHOIX D'UN COLLÈGE et la VOCATION RELIGIEUSE

« *Les années de feu* »

L'événement

- Le « choix » d'accepter la direction d'un Collège et « la naissance » d'une vocation religieuse.

Dates significatives :

- 22 janvier 1844 : Avec l'abbé Goubier, l'abbé d'Alzon (34 ans) prend possession du pensionnat de l'Assomption au centre de la ville de Nîmes, comme « propriétaire » (acte d'achat en 1843) et comme administrateur.
- Juin 1844, au sanctuaire de Consolata à Turin : E. d'Alzon fait vœu de renoncer aux dignités ecclésiastiques.
- Juin ou Juillet 1844, à Notre-Dame des Victoires à Paris : L'abbé d'Alzon émet des vœux privés de religion et, à son retour à Nîmes, s'installe dans le Collège et vit comme un religieux à partir de septembre 1845.
- 16 août 1844 : Emmanuel d'Alzon fait le point de sa vocation 'religieuse' dans une lettre à Mère Marie-Eugénie de Jésus avec laquelle il travaille à la rédaction des Constitutions des Religieuses de l'Assomption.

Description du moment

Cette période (1844-1851) est appelée « Origines de l'Assomption » dans la *Chronologie* de S. Vailhé. Il s'agit donc d'une genèse, d'une période importante de fondation. On pourrait désigner cette période sous le titre : « Les années de feu. »

Sans cesser son ministère de Vicaire Général, Emmanuel d'Alzon vit une **conversion apostolique** en prenant en charge, presque à son insu, après la fondation d'un Carmel en 1843 (preuve de l'importance de la dimension de la prière dans la vie d'Emmanuel d'Alzon), le pensionnat de l'Assomption dès la rentrée scolaire 1844. Grâce aux conseils autorisés de deux laïcs agrégés de l'Université, qu'il embauche, Eugène Germer-Durand et Jules Monnier, E. d'Alzon élabore des principes d'éducation, en s'inspirant en partie des pratiques pédagogiques et des conseils de Mère Marie-Eugénie de Jésus (A. Sage, *Maître Spirituel*, p. 31) : une grande liberté au sein de l'institution, une participation active des élèves, une préparation concrète à la prise de responsabilités sociales, une formation des intelligences et des cœurs par la foi en Jésus-Christ et par l'amour de Dieu, avec l'aide des parents chrétiens.

Parallèlement, E. d'Alzon va vivre d'abord intérieurement puis ouvertement une **conversion à la vie religieuse**. Déjà en 1833, il avait eu l'intention d'être prêtre religieux, mais religieux apostolique (cf. deux lettres de l'abbé Daubrée à l'abbé d'Alzon en juin et juillet 1833. Voir *Dossier sur la vie et les vertus*, vol. II, t. I, p. 100-101). Près de dix ans après, « L'étoile reparait » (Lettre à Marie-Eugénie du 20 décembre 1844) et Emmanuel envisage de créer lui-même, sous une forme nouvelle, une communauté religieuse apostolique, grâce aux suggestions insistantes de Mère Marie-Eugénie dont il est le directeur spirituel (échange de lettres au mois d'août 1844). L'équipe des professeurs choisis par d'Alzon anime un Collège renommé à l'intérieur duquel naît une communauté formée au départ de prêtres et de laïcs. C'est ce que d'Alzon appelle la « *Petite Association de l'Assomption* ».

Emmanuel d'Alzon, par le vœu qu'il émettait à Turin en juin 1844, s'engageait déjà à « *renoncer à toute idée de dignité ecclésiastique* » et même « *de refuser toute charge* » dans une carrière d'Église (*Écrits Spirituels*, p. 639).

Ainsi, il pourra se « *consacrer à [se] former une communauté religieuse* » malgré la reconnaissance de ses « *vilains défauts* » et à son peu de « *qualités* » appropriées (*E.S.*, p. 641). Quelle communauté ? Il n'en sait rien encore mais il veut rester dans l'obéissance à la volonté de Dieu (Lettre du 24 juin 1844).

Ces deux conversions d'Emmanuel d'Alzon, conversion apostolique et conversion à la vie religieuse communautaire, vont s'approfondir et s'affermir jusqu'en 1851, avec le temps fort des cinq années de noviciat (Noël 1845-Noël 1850). Celui-ci est conclu par son engagement par des vœux publics de religion (dont le quatrième vœu pour l'extension du Royaume de Dieu). Grâce au consentement finalement obtenu de son évêque, Mgr Cart, ces vœux sont émis dans la chapelle du collège, en compagnie de quatre premiers disciples : Henri Brun, Victor Cardenne, Etienne Pernet et Hippolyte Saugrain.

Notons que l'influence de La Mennais fut forte dans la réflexion sur la liberté de la foi et de l'engagement, mais que l'empreinte augustinienne dans la théologie, dans la forme de vie religieuse en communauté apostolique et dans l'inspiration spirituelle restera prépondérante.

Comme Augustin, pourrait-on faire remarquer, une série de conversions vont déterminer l'axe de toute une vie pour Emmanuel d'Alzon et marqueront de manière significative son chemin de sainteté. Spécialement en ces « années de feu » de 1844 à 1851.

Textes d'Emmanuel d'Alzon qui éclairent ce moment

- Lettre du 16 août 1844 à Mère Marie-Eugénie sur l'orientation de sa vocation religieuse (*Lettres*, t. B, p. 183).
- Lettre du 24 décembre 1850 à Mère Marie-Eugénie, juste avant les premiers vœux publics de religion (*Lettres*, t. C, p. 640).

Textes bibliques qui permettent d'approfondir le sens de ce moment

- Appel des douze (Marc 3, 13-19), comme la « Petite Association de l'Assomption ».
- Parabole du trésor caché dans un champ et trouvé par un homme. (Matthieu 13, 44)
- Parabole du levain enfoui dans la pâte par une femme. (Matthieu 13, 33)
- Symbole de l'étoile (sens de la vie) suivie par les mages à Noël. (Matthieu 2, 2)

Petite bibliographie

- Athanase SAGE, *Un Maître Spirituel au XIX^e siècle*, Rome, 1958, p. 25 ss.
- Emmanuel D'ALZON, *Ecrits Spirituels*, « Les débuts de l'Assomption » p 769 à 807.
- Jean-Paul PÉRIER-MUZET, *Le Père d'Alzon par lui-même*, tome II, chap. 13, 14 et 19 : « Désir de fondation d'une congrégation », « Dans l'aventure d'un collègue », et « Une révolution à Paris ».
- Richard E. LAMOUREUX, *D'Alzon on Education and the Transformation of Society*, 1997, p.6 ss.
- *Dossier sur la vie et les vertus du P. Emmanuel d'Alzon*, Rome 1986, sommaire pp. 24 ss. et 27 ss.
- Jean-Paul PÉRIER-MUZET, *Prier 15 jours avec E. d'Alzon*, Paris, 2003, p. 21 ss.

Extraits de textes

E. d'Alzon expose sa « vocation » en réponse à une question de Mère Marie-Eugénie (Lettre 349, Nîmes, 16 août 1844, *Lettres*, t. B, p. 183) :

...je commencerai par répondre à votre dernière lettre, celle où vous me parlez de mes projets futurs. Je ne puis vous dissimuler que la pensée d'être religieux m'a longtemps préoccupé, quoique je ne me sois jamais senti d'attrait pour aucun Ordre subsistant(...). Il faut donc attendre que Dieu agisse, en le priant de faire de moi ce qu'il lui plaira et en m'efforçant de correspondre à ses vues, ... Voici ma manière de me juger. Il me semble que j'ai quelques conditions pour faire ce que vous voudriez. [Mais] Il me manque bien des qualités (...). Il faut ensuite tenir compte de certains faits matériels. Parmi les œuvres dont je m'occupe, il en est trois que je ne puis abandonner avant de les avoir consolidées (...).

[D'autre part] La base morale que je voudrais donner à une Congrégation nouvelle serait :

1° l'acceptation de tout ce qui est catholique ;

2° la franchise ;

3° la liberté ; (...)

Je n'indique que ce qui devrait distinguer une Congrégation moderne de celles qui subsistent déjà (...)

*Quant à la pensée dogmatique [on dirait aujourd'hui, pensée théologique ou spirituelle], si je puis me servir de cette expression, elle se résume en ces quelques mots : **aider Jésus à continuer son incarnation mystique** [souligné par moi] dans l'Église et dans chacun des membres de l'Église. Car c'est en suivant cette donnée, je crois, que l'on peut porter la vérité catholique dans tout son avantage contre les erreurs panthéistiques et matérialistes du jour. (...)*

En résumé, si Dieu veut que je tente quelque chose, il me semble qu'il me demande d'attendre encore un peu. Toutefois je prierai et je tâcherai d'écartier tous les obstacles que personnellement je pourrais

apporter à son œuvre. Sous ce rapport, j'accepte vos prières et le jour de la semaine que vous voudrez me donner. (...)

Vous avez parfaitement raison d'avoir trouvé que je ne comprenais pas bien les choses. Je le sens comme vous, (...) Il me semble qu'à cet égard un travail se fait en moi, et que je me dépouille un peu de mon entourage pour devenir ce que Dieu veut que je sois (...).

Ma passion à moi serait la manifestation de l'Homme-Dieu et la divinisation de l'humanité par Jésus-Christ, et ce serait aussi ma philosophie (...). Adieu, priez beaucoup.

Formule de Profession religieuse d'Emmanuel d'Alzon, 1850
(*Ecrits spirituels*, p. 807) ; *Premières Constitutions des Augustins de l'Assomption 1855-1865*, p. 191 et « Formule de l'engagement des Laïcs du Tiers-Ordre avec le quatrième vœu » (p. 190) :

Ego Emmanuel Maria Joseph Mauritius Daudé d'Alzon, professionem facio et promitto omnipotenti Deo coram ejus virgine matre in caelos assumpta, et universa caelesti curia ac omnibus circumstantibus, paupertatem, castitatem et obedientiam, et secundum eam peculiarem curam circa juventis eruditionem.

Insuper specialiter promitto me aucturum pro viribus regnum Domini nostri Jesu Christi apud animas tam christianorum quam infidelium.

Nemausi in nocte natali Domini nostri Jesu Christ, Anno millesimo octingentesimo quinquagesimo. E. d'Alzon.

N.B. Dans cette formule de vœux, l'éducation de la jeunesse (collège ; cercles divers...) forme un quatrième vœu et l'extension du Règne de Jésus-Christ (avec une coloration missionnaire) se présente comme étant un cinquième vœu.

L'esprit de l'éducation (*Écrits spirituels*, p. 1329 ss, « Principes d'éducation chrétienne »). Voir aussi A. Sage, *Un Maître Spirituel du XIX^e siècle*, p. 31-32.

Nous devons nous pénétrer fortement de la pensée chrétienne, par la force, par la foi, par l'amour puisés dans la connaissance de Dieu et de son Église, et répandre au-dehors, fortement et partout, dans l'intelligence et dans le cœur des enfants, cette pensée chrétienne, afin d'agir sur leur être tout entier, sans nous décourager par les obstacles que nous opposeront leur légèreté et leur ignorance.

Comment communiquer cette force, cette foi, cet amour aux enfants ? (...) Si le chrétien, entrant en communication avec la vie divine, considère son âme comme une puissance, il la trouvera fécondée incessamment par tout l'être de Dieu. Dans le Père, elle développe sa force, dans le Fils, son intelligence ; et, à mesure qu'elle connaît la vérité, elle se sent portée vers elle, elle s'y attache, elle l'aime ; c'est le Saint-Esprit qui s'abaisse alors vers elle, qui la prend, qui la soulève. (...) [aspect trinitaire de cette conception de l'éducation].

La force. Comment elle nous est nécessaire ? (...) en nous retrem-pant dans la puissance même de Dieu, (...) apprenons les ressources qui nous sont offertes pour nous relever, pour nous rendre à notre dignité (...) [Imitons Dieu dans son action créatrice] auprès des enfants (...), soyons de bons modèle (...).

L'intelligence. Un des moyens de communiquer cette force, c'est l'enseignement par lequel nous ferons connaître la vérité.

L'amour. La vérité n'est pas seulement un objet de système, un objet de pensée pour le chrétien. Elle est surtout un objet d'amour ; et celui qui la cherche, qui la désire, une fois qu'il la possède, se passionne pour elle (...) [aspect augustinien de cette conception de l'éducation]. Cet amour, (...) [nous le puisons] en Dieu et dans l'Église.

Voir aussi Siméon Vailhé, *Vie d'Emmanuel d'Alzon*, tome 1, chapitres 17 et 22.

Lucas Chuffart, a.a.



Le P. d'ALZON au repos à Lavagnac en 1856.

Les traits du P. d'ALZON sont visiblement marqués par son épreuve de santé. Ce dernier disait lui-même, d'après ses proches, ne pas trouver son portrait avantageux :

« J'aurais bien pris mon grand portrait, mais on le trouve affreux ».

Texte cité d'après une lettre du 15 avril 1869 à Mère CORRENSON (*Lettres du P. d'Alzon*, t. VII, page 294).

Le tableau ornait le vestibule du château de Lavagnac, du temps de la vie des parents du P. d'Alzon.

Quatrième Moment

ÉPREUVES ET CONVERSION SPIRITUELLE

1852-1858

L'événement

- 19-20 Mai 1854 : congestion cérébrale suivie d'une paraplégie avec un arrêt de toute activité
- 29-30 octobre 1856 : « La maison (le collège) de Nîmes ne subsistera plus »

Description du moment

Un temps de kénose

1854. Cela fait presque cinq ans qu'Emmanuel d'Alzon est religieux, mais bientôt dix ans qu'il vit l'expérience de la vie religieuse communautaire. Pendant toutes ces années, sa vie est partagée entre l'Église, l'enseignement, et sa nouvelle famille religieuse, l'Assomption. D'autre part, elle est marquée par la fondation de plusieurs œuvres dans divers domaines. Sa renommée se répandit partout, au point qu'il fut nommé, en août 1850, au Conseil Supérieur de l'Instruction publique de France et fut sollicité à deux reprises, en 1848 et 1854, pour devenir évêque. Mais cette renommée comporte aussi le revers de la médaille.

Physiquement, ces années de long labeur sont aussi marquées par l'accumulation de grandes fatigues, de surmenage et de névralgies chro-

niques¹. Outre ces souffrances physiques, d'Alzon se trouve accablé de dettes pour faire vivre ses religieux mais aussi pour faire fonctionner ses œuvres. Il en avait tellement contracté qu'il voit même la fin de son œuvre se profiler à l'horizon². Enfin, le nombre de religieux qui persévèrent n'est pas exaltant. Le 25 décembre 1851 par exemple, date de la première profession perpétuelle dans l'histoire de l'Assomption, la congrégation compte moins de 10 religieux dont 4 religieux perpétuels : les Pères Emmanuel d'Alzon et Brun et les Frères Saugrain et Pernet. L'avenir de la congrégation à ce rythme n'était pas assuré.

Le 19 mai 1854, le surmenage, la privation de sommeil, les préoccupations, les excès de zèle lui occasionnent une congestion cérébrale avec paraplégie, qui va atteindre un sommet le jour suivant. C'est le début d'un long chemin de croix aussi bien physique, moral, qu'intellectuel, voire spirituel, qui va durer plus de trois ans. Cette croix va l'obliger, malgré lui, à plusieurs reprises, au repos et, au bout du compte, à renoncer à la direction de son collège en octobre 1855. Comme si cela ne suffisait pas, pendant qu'il fait face aux souffrances physiques, une autre épreuve vient le frapper. A court d'argent et fort endetté, certaines de ses œuvres doivent fermer voire être vendues pour liquider ses dettes. Telle est la décision de sa famille, qui ne peut plus continuer à le soutenir. Vu toutes ces souffrances et ces échecs, le voilà en 1857, presque comme son Maître, au Mont des Oliviers. Nombre d'amis bien intentionnés vont même lui demander de se séparer de ses religieux et de sacrifier sa petite congrégation³.

¹ Lettre du 11 décembre 1853 (*Lettres*, t. I., p. 354). Jusque mai 1853, il ne se passe pas deux semaines sans qu'il dise qu'il est souffrant. A titre d'exemple, lire ses lettres du 7 juin 1853, 9 juin 1853, 20 juin et 21 juin 1853 à Marie Eugénie, 21 juin 1853 à Amélie de Pelissier (« *je suis sans forces physiques, et le moindre travail m'épuise* », 24 juin 1853 à Adolphe Amouroux, 4 juillet à Amélie de Pelissier... (*Lettres*, t. I., p. 291ss).

² « *J'ai même un certain bonheur, écrit-il le 26 septembre [1848], à accepter par avance la pensée que Dieu me demandera peut-être la destruction de l'Assomption, et toutes les humiliations et douleurs qui en suivront pour moi. Je me sens résolu à tout faire pour l'empêcher, parce que Dieu le veut, mais toujours dans cette pensée : En quoi que ce soit, il ne faut vouloir que ce que Dieu veut et n'aimer que ce qu'il aime, et dans la mesure qu'il aime, et par les motifs pour lesquels il l'aime* » (Adrien PÉPIN, p. 159).

³ Lettre à M. Germer-Durand du 1er juillet 1857 (*Lettres*, t. II, p. 273).

Mais aussi un temps de conversion et d'ascension

Homme de son temps, pendant tout ce long chemin de croix d'Alzon recourt aux ressources de la médecine courante de l'époque, à savoir les eaux thermales. Mentionnons d'une manière particulière celles de Lamalou, un lieu qui peut être considéré comme le Mont Sinaï des Assomptionnistes, ou, pour reprendre les mots de Jean-Paul Périer-Muzet, comme « un haut lieu de la spiritualité alzonienne » où ont été écrits des textes majeurs, notamment l'*Ami de tous les jours* et le *Directoire*⁴.

Mais c'est surtout dans la foi inébranlable en Dieu que d'Alzon va renaître. Plus que par le passé, d'Alzon se manifeste comme un homme de prière intense et constante qui abandonne sa vie et son avenir dans les mains de Dieu⁵. Long chemin de croix, donc, mais au terme duquel voit le jour une nouvelle vie pour lui et pour toute sa congrégation, une vie anéantie et enracinée en Dieu⁶ ; un chemin qu'Adrien Pépin qualifiera d'ascension spirituelle chez Emmanuel d'Alzon⁷. En effet, c'est dans ce contexte d'anéantissement qu'il redira avec saint Paul « Pour moi, vivre c'est le Christ (et mourir m'est un gain) »⁸ et appellera les siens à en faire autant⁹ d'une part, et, d'autre part, à voir dans la croix, « *un confident, un ami de tous les jours* », comme on peut le lire dans sa lettre du 21 juin 1857

⁴ Lire Jean-Paul PÉRIER-MUZET, *Le Père Emmanuel d'Alzon par lui-même, Anthologie alzonienne*, t. I, Rome 2003, p. 119. Lire aussi Adrien PÉPIN, *op. cit.*, p. 237.

⁵ Lui pour qui l'étude était capitale, lui qui trouvait son plaisir dans l'animation des retraites et dans les prédications, le voici presque privé de capacités intellectuelles et plongé dans ce qu'il appelle « *un état d'anéantissement intellectuel* » ! Lui qui, s'il n'était pas assis à table pour préparer ses sermons, était debout, sur la route, dans les églises pour le Règne de Dieu ; le voilà cloué souvent au lit ! Lui qui était d'origine aristocratique et de famille riche ; le voici devenu presque comme un mendiant qui passe toutes ces journées au bord de la route sans savoir si un bon Samaritain verra sa main ! Bien des personnes dans un tel état ne résisteraient pas à la dépression voire au suicide. Ce n'est pas le cas pour d'Alzon, même s'il peut parfois ressentir du découragement.

⁶ Lettre du 14 septembre 1854 à Mère Marie Eugénie (*Lettres*, t. I, p. 459).

⁷ Adrien PÉPIN, p. 240.

⁸ Philippiens, 1, 21

⁹ Lettre du 29 mai 1857 à François Picard, à peine ordonné prêtre (*Lettres*, t. II, p. 87), et lettre du 19 décembre 1859 à Mère Marie Eugénie (*Lettres*, t. III, p. 184).

composée à partir de Lamalou pour les Adoratrices du Saint-Sacrement qui venaient à peine de naître à la Pentecôte 1857¹⁰.

Ascension spirituelle pour d'Alzon mais aussi renaissance pour le Collège¹¹ et pour la congrégation. En effet si, pendant les années qui précédaient ce long chemin de croix, d'Alzon était tout feu tout flamme, pris par mille choses au point de n'avoir pas assez de temps pour sa congrégation, avec la maladie, d'Alzon va s'occuper maintenant plus de la vie de sa famille religieuse : *Ce que Notre Seigneur me paraît surtout me demander, c'est de me retirer de beaucoup de choses pour ne m'occuper que de mon œuvre et de laisser tomber tout ce qui ne va pas à cette pauvre Œuvre*¹². Et c'est pendant ces moments d'anéantissement et d'ascension spirituelle que la spiritualité de la congrégation va prendre chair et que les premières Constitutions et le *Directoire* vont être rédigés.

Qui n'a jamais connu de moments de faiblesses et d'anéantissement ! Voilà donc un modèle de sainteté qui nous indique un chemin à suivre lorsque la nuit s'abat sur nos projets et le lendemain nous paraît incertain. Ce chemin c'est l'abandon total à Dieu qui n'abandonne jamais celui qui met sa foi en lui (Siracide 2, 1-11)!

¹⁰ *Écrits spirituels*, p. 1229-1231.

¹¹ Adrien PÉPIN,, *op.cit.*, p. 240.

¹² Lettre du 3 juin 1855 dans *Écrits spirituels*, p. 819.

Textes bibliques qui permettent d'approfondir le sens de ce moment

- Le combat de Jacob en Genèse, 32, 23-33 [notez combien la prière est une lutte, qui exige une ascèse et dont on sort parfois « affaibli », meurtri, même si c'est aussi béni].
- Siracide, 2, 1-11
- L'image de la Vigne en Jean, 15, 1-17
- Jean 18, 28-19, 30, cité dans la lettre à Mère Marie Eugénie du 30 octobre 1856 où d'Alzon accepte dans la foi la fin du Collège de Nîmes.
- 1 Corinthiens 2
- Galates 6, 11-14, cité dans la lettre à Mère Marie Eugénie, le 14 septembre 1854.

Textes d'Emmanuel d'Alzon qui éclairent ce moment

Textes sur sa conversion spirituelle

Lettre à Mère Marie Eugénie (14 septembre 1854)

[...] Je vous fais grâce du reste de mon voyage. Arrivé à Nîmes, j'ai trouvé qu'il ne faut compter que sur 125 élèves. Le Fr. Hippolyte m'a préparé un budget, où il fait 23.000 francs d'économies sur les professeurs. Avec cela, nous aurons un déficit de 20.000 francs. Je vous dis ceci tout de suite, mais je ne suis pas inquiet. Dieu m'a fait, aujourd'hui, la grâce de comprendre la différence qu'il y a entre ceux qui peuvent dire: « Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini Nostri Jesus Christi » (Gal 6, 14), et ceux qui ne le peuvent pas, et surtout par quels degrés il faut passer pour pouvoir arriver à les prononcer parfaitement. Je ne crois pas être parvenu au plus haut point de cette disposition, mais je le veux, ce me semble, très sincèrement. La nuit de la foi m'apparaît comme un abîme, où il faut se précipiter en tenant la croix et [en] acceptant tout ce que la croix enseigne et signifie. Voilà mon état, et comme, au fond, il me fait trouver de la paix et

plus d'amour pour Notre-Seigneur, je m'y livre autant que j'en suis capable...

Lettre à Mère Marie Eugénie (15 janvier 1856)

[...] Adieu, ma fille. Laissez-moi vous avouer que ma maladie me fait un très grand bien, et, tout en priant Dieu de m'en délivrer, je le remercie de me faire si bien comprendre par ce moyen qu'il faut ne s'appuyer que sur sa force dans toute chose humaine et surnaturelle.

Lettre à Mère Marie Eugénie (12 Juin 1856)

[...] Somme toute, le séjour à Lamalou m'aura été très utile. Je ne parle pas pour la santé seulement, qui me paraît prendre une assez bonne tournure, mais surtout pour mon âme qui se repose, s'apaise et qui, dans ses longues heures de solitude, sent la nécessité de revenir toujours un peu plus sous la main de Dieu. Je lis « L'Imitation » et le « Nouveau Testament », et je ne lis presque que cela. « L'Imitation » m'avait toujours fait beaucoup de bien. Je retrouve dans le « Nouveau Testament » une saveur, qui, pendant quelque temps, s'était perdue pour moi, et j'en suis bien heureux. J'aime toujours un peu plus Jésus-Christ et son Église. Je lisais ce verset de saint Paul: « Vosmetipsos tentate si estis in fide: ipsi vos probate. An non cognoscitis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est? nisi forte reprobi estis » (2 Co 13, 5). Ce reproche de la perte du sentiment de la présence de Jésus-Christ en nous est effrayant. Et pourtant quelle transformation, si nous sentions sans cesse Jésus-Christ en nous? Je prends la résolution de m'appliquer à sentir le plus possible cette action divine et à vous la rappeler, ma chère enfant, car voilà notre grand bien, Jésus-Christ! Oh! si nous nous pénétrions bien de cette vie de la foi! Si nous étions bien désireux de cette fusion de la vie de Jésus-Christ dans la nôtre, et de la fusion de la nôtre dans celle de Jésus-Christ! Mais peut-on aller à ces pensées, sans être profondément humiliés de la petitesse de nos mouvements intérieurs, animés partout de misérables causes? Je demande à Dieu de me pénétrer de

la grandeur de toute action faite sous l'impression de Jésus-Christ habitant en moi et étant à mon âme ce que mon âme est à mon corps. Adieu, ma fille. Priez pour moi et croyez que les pensées dont je viens de vous dire quelque chose, me rapprochent toujours de vous dans l'amour de Jésus-Christ.

Textes sur la fermeture du Collège de Nîmes

Lettre à Mère Marie Eugénie (29 octobre 1856)

(Très confidentielle)

Eh bien, ma chère fille, le sacrifice est consommé, la maison de Nîmes ne subsistera plus. M. Berthomieu, qui est venu ici, a été de cet avis avec moi. Nous ne ferons pas nos frais cette année-ci. Il faut voir dans ces impossibilités la main de Dieu et la bénir. Je ne puis vous dire le bien que me fait votre bonne amitié dans ces moments qui me semblent un peu douloureux. Toutefois, ne vous y trompez pas, je ne souffre plus, sauf que, toute la nuit, ma tête et mes dents m'ont tourmenté, et que j'ai des bouffées de mes anciennes tentations d'incrédulité. Au fond, je laisse faire le bon Dieu de mon mieux, et il me semble que jamais je n'ai été moins mal disposé à paraître devant lui. Je me suis levé un peu plus tard, à cause de mes douleurs, et je vous quitte pour aller dire la messe

Lettre de Mère Marie Eugénie (30 octobre 1856)

La lettre que je reçois à l'instant de vous par Mme Durand, je crois, me satisfait énormément. Quel mot! Mon parti est pris, je ne reculerai pas, à moins d'un de ces coups de [la] Providence, comme il n'en faut pas espérer. Je pourrai laisser ici le P. Brun et le P. Mauviel au patronage. Enfin nous verrons, et qui vivra verra. Le jour où je pris ma grande résolution, il me tomba entre les mains une image de Dusseldorf, que je tiens probablement de vous, représentant « l'Ecce homo » en pied, avec les paroles de saint Jean: Ecce rex vester, qu'ils ont dénaturé. Mais peu importe. Il me semble que c'est là ce qu'il me faut: l'imitation de la faiblesse, de l'humiliation et de la

souffrance d'un pareil roi. Ce qui me point le plus, c'est de ne pouvoir lui conserver ce tabernacle! Vous me garderez notre statue de la Sainte Vierge [...]

Lettre à M. Eugène Germer-Durand (1er juillet 1857)

*Mon cher ami, me voilà arrivé au terme du combat, et je ne suis pas vainqueur. Je comptais sur un dernier appui, et, en arrivant ici, je trouve une lettre qui m'ôte tout espoir (1). Dieu le veut sans doute, car il me semble que je puis me rendre le témoignage d'avoir lutté jusqu'au dernier moment [...]*¹³

¹³ On ne peut s'empêcher de citer le témoignage très poignant de son évêque sur le coup dur que la fermeture du Collège allait porter à l'Église de Nîmes :

"L'abbé de Cabrières avait déjà rempli sa triste mission, mon cher vicaire général, quand votre lettre m'est arrivée; elle ne m'a rien appris de nouveau, et cependant elle m'a frappé d'un coup bien pénible, contrecoup de votre propre douleur. La chute de l'Assomption m'accable doublement, et parce que c'était votre œuvre, et parce que c'était une institution précieuse à mon diocèse. De si nobles motifs vous l'avaient fait entreprendre, vous l'aviez fondée à travers tant d'orages bravés et tant de difficultés ou d'hostilités vaincues, vous aviez fait pour la développer et l'asseoir tant de sacrifices généreux, vous vous étiez créé par là une vie si laborieuse, si amère, vous qui pouviez avoir une existence si belle et si facile, que je ne puis sans la plus cruelle désolation voir tomber ce qui vous a coûté tant de dévouement et d'efforts. Et ce qui met le comble à ma peine, c'est que mon diocèse tout entier va perdre un établissement qui lui rendait d'immenses services. Tant de jeunes gens de naissance et de fortune y recevaient une éducation sérieusement chrétienne que c'était là pour notre avenir comme un foyer d'espérance.

"Mais enfin, puisque la Providence vous condamne à vous contenter du bien que vous avez fait jusqu'à ce jour, par cette fondation et par tous les sacrifices qui l'ont accompagnée; vous pouvez vous résigner, mon cher abbé, par le sentiment d'une grande tâche noblement accomplie. Vous avez consumé au service de la jeunesse et pour le bien de l'Église une santé magnifique et une belle fortune; c'est une admirable gloire, et si les hommes de la prudence sont tentés de vous jeter la pierre, les hommes de la générosité vous décerneront autant d'estime que de gratitude. C'est parmi ces derniers que je me range. Ma reconnaissance ne durera pas moins que celle de mon diocèse qui doit être impérissable.

"Tant que vous ne serez pas obligé par les nécessités de votre Congrégation de renoncer à Nîmes, vous resterez mon vicaire général; je tiens à rompre le plus tard possible des liens qui m'ont été si doux. Mais quand l'heure décisive de la séparation sera venue, vous pourrez me la faire connaître. Mon choix est arrêté; Mgr Cart a laissé dans mes mains [...]

Petite bibliographie

- Adrien PÉPIN,, *Le Père d'Alzon (1810-1880) L'âme d'un grand apôtre*. Bonne Presse éd. Roma, 1950.
- Georges TAVARD, *Le Père d'Alzon et la croix de Jésus, les lettres aux Adoratrices*, Rome, janvier 1992.
- André FAVARD, « *Le P. d'Alzon à Lamalou* », A travers la Province, 1987, n° 52, p. 8-9.
- Idem, Évocation sonore « *Emmanuel d'Alzon à Lamalou* », juin 1991.
- *Lettres du P. Emmanuel d'Alzon, Les Années d'épreuve 1951-1958*, tomes 1 et 2, Rome 1978.
- Richard LAMOUREUX, *The spirituality of Emmanuel d'Alzon: Years of crisis 1854-1865*, Assumption College, October 1997.
- Jean-Paul PÉRIER-MUZET, *Le Père Emmanuel d'Alzon par lui-même. Anthologie Alzonienne*, tome 1, Rome 2003.

Emmanuel Kahindo Kihugho, a.a.

un testament que je dois respecter religieusement, et vous n'ignorez pas que l'homme qu'il me désigne vous touche de bien près et vous est infiniment cher.

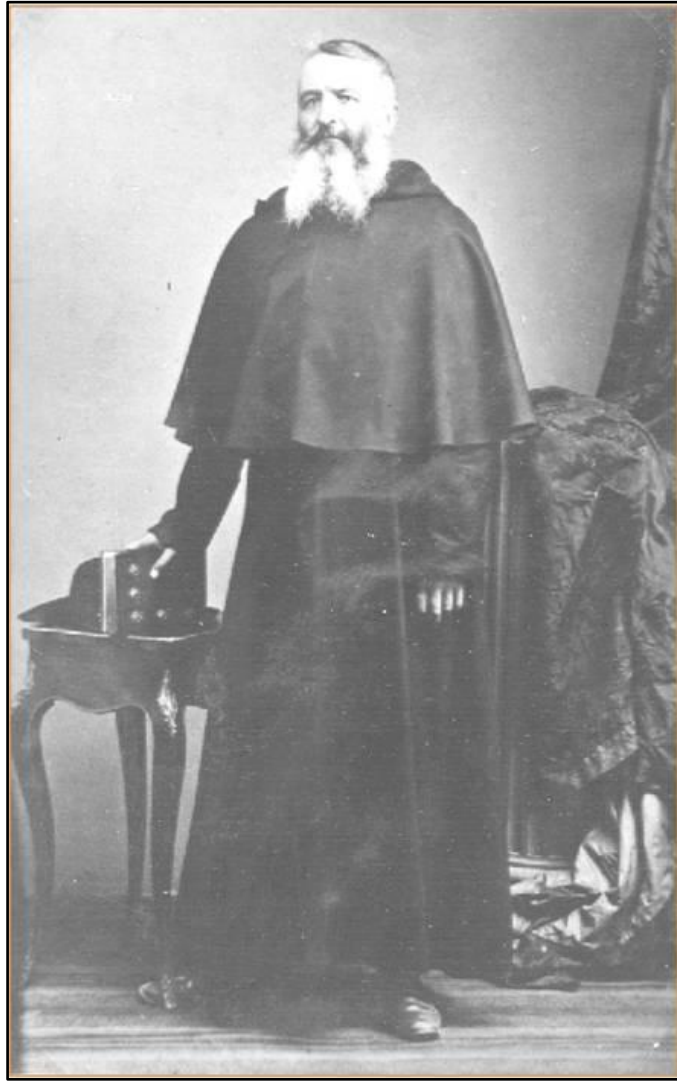
"Je vous remercie de l'anneau que vous avez eu la bonté de me faire remettre; il me sera précieux à deux titres, parce que Mgr de Chaffoy l'a porté et parce que vous m'en avez fait présent. Je vous remercierai plus tard de l'autre objet dont m'a parlé l'abbé de Cabrières; il m'est impossible de vous en parler aujourd'hui à raison de l'événement douloureux qui doit m'en mettre en possession.

"Merci mille fois, mon cher abbé, de tout ce que vous avez fait et de tout ce que vous avez désiré faire pour l'évêque de Nîmes. Impuissant à retenir sur la pente de sa ruine une maison qu'il aimait il gardera du moins de son fondateur la plus douce mémoire, et vous aurez dans mon cœur cette place de privilège à laquelle vous donnent droit les rapports si heureux qui nous ont unis, et le bien dont l'Église de Nîmes vous a vu tant d'années vous constituer le provocateur ou l'instrument.

"Agréez, cher vicaire général, cette assurance et celle de mon plus entier dévouement.

+HENRI, évêque de Nîmes"

(Lettre de Mgr Henri Plantier à Emmanuel d'Alzon du 5 juillet 1857, note 1)



Le P. d'Alzon à son retour d'Orient, en 1863

Connaissant la tradition du port de la barbe dans le clergé oriental, le P. d'Alzon n'a pas manqué de faire bonne figure en se la laissant pousser à souhait, et il l'a gardée après son retour de Constantinople. « *Ma barbe m'oblige à aller vous voir. Cette chère barbe est devenue magnifique* » (*Lettres du P. d'Alzon*, t. V, page 29, au P. Galabert, 16 mars 1864), preuve que le P. d'Alzon continua à porter sa belle barbe en 1864 dans la perspective d'un second voyage en Orient.

Cinquième Moment

MISSION d'ORIENT

3 juin 1862

L'événement

- Le 3 juin 1862, la bénédiction du Pape Pie IX

« Je bénis vos œuvres d'Orient et d'Occident ». La bénédiction du Pape Pie IX a souvent été présentée comme totalement inattendue et prophétique. En réalité, le P. d'Alzon avait déjà entendu parler de Constantinople et de la Russie par les Pères Résurrectionnistes dès 1846¹, et, depuis plus d'un an, lui-même pensait engager sa congrégation à Jérusalem. Il reste que la bénédiction du Pape Pie IX, le 3 juin 1862, sera toujours considérée à l'Assomption comme un moment vraiment marquant pour le P. d'Alzon et pour la congrégation toute entière. Le zèle apostolique du P. d'Alzon et son esprit d'initiative ne font de doute pour personne. Il s'est déjà dépensé dans de nombreuses œuvres quand il va se lancer, à la demande du Pape Pie IX, dans un champ d'apostolat nouveau et inattendu qui sera déterminant pour le caractère missionnaire de l'Assomption, fondée 17 ans plus tôt, et qui l'amènera à fonder une nouvelle congrégation : les Oblates de l'Assomption, religieuses missionnaires.

¹ Congrégation fondée par de jeunes Polonais réfugiés à Paris, qui sous la direction de Pierre Semenko se rendent en 1842 à Rome pour faire leurs études de théologie, et qui obtiennent du gouvernement français l'église Saint Claude des Bourguignons qui devint le centre de leur Congrégation, où logeront d'ailleurs plusieurs étudiants assomptionnistes (aujourd'hui église des Pères du Saint Sacrement).

Préparation lointaine

Au cours d'un voyage à Paris en 1843, le P. d'Alzon s'était lié avec les religieux Résurrectionnistes par l'entremise de Mère Marie-Eugénie de Jésus qui les connaissait déjà. Il admire le désir de ces religieux de vouloir éteindre le schisme oriental. Il écrit à celle-ci le 2 novembre 1846 : « *Ce projet magnifique me semble offrir le plus bel avenir à ces messieurs qui se proposent de prendre pour un de leurs foyers Constantinople, et qui se dévoueront aussi, quand le Pape le voudra, à travailler en Russie.* » Les relations d'amitié et le même esprit romain firent naître, de part et d'autre, le désir de se mieux connaître et peut-être de s'unir un jour.

Dans les Constitutions de 1855, le P. d'Alzon envisage lui aussi pour sa congrégation « *les missions étrangères et les travaux pour la destruction du schisme et de l'hérésie* ». Un premier envoi de missionnaires en Australie s'étant soldé par un échec, on comprend mieux pourquoi il voudra s'assurer que c'est bien la volonté du Pape, avant d'accepter une mission auprès des Bulgares unis à Rome.

En 1860, les chrétiens maronites du Liban (province ottomane de Syrie de l'époque) avaient eu à subir plusieurs massacres de la part des Druzes et des Musulmans, sans que les Turcs n'interviennent ; c'est la France, protectrice traditionnelle des catholiques en Orient, qui envoya des troupes en Syrie pour ramener le calme. Les évêques de France, en réponse à l'appel de l'Œuvre des écoles d'Orient, demandent aux catholiques de France d'accueillir des orphelins. Le P. d'Alzon, participant à cet élan de générosité, se propose d'accueillir à ses frais huit jeunes gens qui montraient quelque velléités de vocation sacerdotale, dans le but de les former pendant une dizaine d'années et constituer ainsi un noyau de séminaire dans leur propre pays. Voilà comment a germé en lui l'idée de fonder un séminaire maronite à Jérusalem. D'après son ancien élève, Pierre Baragnon, en poste à Istanbul, il serait même possible d'acheter le Cénacle

à cette fin². Le préfet de la Propagande à Rome a été informé de ces projets, le patriarche de Jérusalem y est tout à fait favorable, ainsi que Mgr Lavigerie, alors directeur de l'Œuvre des écoles d'Orient.³

Ici se manifeste non seulement la générosité du P. d'Alzon qui paie lui-même pendant six ans la pension de ces jeunes syriens, mais aussi son désir de ne rien entreprendre sans l'accord de Rome. S'exprime aussi chez lui le respect pour les rites orientaux ; en effet, s'il estime que ces jeunes, dans sa maison, doivent suivre le rite latin, il est d'avis qu'ils ne doivent pas oublier leur rite propre et qu'il conviendrait mieux de les former dans leur propre pays. Enfin, son souci de susciter et soutenir des vocations rejoint ce qu'il dira à la fin de sa vie, heureux d'avoir pu donner à Dieu tant d'âmes consacrées.

Description du moment

Quand le P. d'Alzon se rend à Rome avec le pèlerinage de Nîmes, du 19 mai au 15 juin 1862, il a donc déjà en tête un projet de mission d'Orient, dont il compte bien s'entretenir de vive voix avec le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande. Après le décès de sa sœur Augustine, puis de sa mère, en 1860, il restait seul héritier de la fortune maternelle, avec sa sœur Marie de Puységur. Or, en fin d'année 1861, le partage à l'amiable venait d'être

² Le P. d'Alzon envisageait d'établir également les Religieuses de l'Assomption à Jérusalem. A Mère Marie-Eugénie de Jésus, qui le consulte sur une fondation à Beyrouth, il répond le 17 septembre 1861 : « *Ne me parlez pas trop de l'établissement en Syrie. Je crois qu'en ce moment on pourrait ravoïr le tombeau de la Sainte Vierge. Le Cénacle et le tombeau de la Sainte Vierge sont, depuis quelques temps, mes deux grandes préoccupations.* » (*Lettres du P. d'Alzon*, t. III, pages 510-511). Il ne s'agit pas du tombeau de la Vierge dans la vallée du Cédron, mais des lieux proches du Cénacle, acquis plus tard par les bénédictins allemands, qui y bâtiront l'église de la Dormition de Marie au Mont Sion.

³ L'œuvre syrienne sera poursuivie à Nîmes jusqu'en 1866, date à laquelle il devint évident, selon le mot du Comité des Écoles d'Orient, que l'émigration des enfants syriens en France constituait une « vaste exploitation », les vellétés de vocations sacerdotales n'étant qu'un prétexte mis en avant pour recevoir à peu de frais une éducation européenne.

fait entre Marie et lui ; il se trouvait à la tête d'une grosse fortune, faite surtout de biens immobiliers (maison de la Condamine au Vigan et plusieurs fermes et terres) qu'il lui faudrait vendre petit à petit. A Rome, on savait qu'il disposerait d'une somme de 400.000 francs destinée à racheter des sanctuaires palestiniens et à fonder un séminaire maronite.

Sur le bateau, de Marseille à Civitavecchia, le P. d'Alzon s'entretint de ses projets avec le P. Jérôme Kajziewicz, qui était du même pèlerinage ; or le P. Jérôme était alors le Supérieur général des Résurrectionnistes polonais, avec qui il était toujours question de fusionner. Ce dernier désirait avoir une mission auprès des slaves bulgares, mais il savait que le Pape ne souhaitait pas confier cette mission à des Polonais, afin d'éviter des conflits avec les Russes...

Le mardi 27 mai au matin, pendant que son évêque, Mgr Plantier était reçu par le Pape, le P. d'Alzon rencontra plusieurs prélats qui le détournèrent de son projet d'acheter le Cénacle et d'établir un séminaire maronite à Jérusalem. Tous, informés et influencés par le P. Jérôme qui espérait prendre pied à Istanbul grâce au P. d'Alzon, lui dirent que le Pape préférerait le voir se tourner vers les Balkans... Dans une note du P. d'Alzon rédigée en juin 1862 (*Écrits spirituels*, pp. 1449-1451), on peut lire : « *En arrivant à Rome, Mgr Howard me poussa à m'occuper des Bulgares, Mgr Lavigerie et Mgr Talbot m'y poussèrent également ; je répondis que j'avais commencé une œuvre pour les Syriens du consentement du cardinal Barnabo, que je ne pouvais changer sans une manifestation de la volonté du Saint-Père ou de la Propagande, sous peine de passer pour un homme léger.* »

Le mardi 3 juin 1862⁴, au cours de l'audience publique accordée aux pèlerins de Nîmes, s'adressant au P. d'Alzon, Pie IX déclara : « *Je bénis vos œuvres d'Orient et d'Occident* ». Formule restée célèbre à l'Assomption, considérée par la suite dans l'imaginaire assomptionniste

⁴ Dans sa *Vie du P. Emmanuel d'Alzon*, tome II, p. 335, le P. Siméon Vailhé situait cette audience publique le jeudi 5 juin.

comme une prophétie, puisque l'Assomption n'avait pas d'œuvre en Orient. Mais pour le P. d'Alzon, cette formule n'indiquait pas nécessairement clairement la volonté du Pape, et n'était pas une surprise absolue, puisqu'il avait, sinon des œuvres, déjà des projets pour l'Orient à Jérusalem. Le mardi 3 juin au soir, Mgr Simeoni, secrétaire du cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, se rend auprès de Pie IX pour lui faire part des réticences de son supérieur ; mais le Pape répète : « *Et si je dis que moi je le veux...* ». Le P. d'Alzon est prévenu que le Pape voulait le voir et qu'il devrait se présenter le vendredi matin suivant.

C'est le vendredi matin 6 juin, au cours de l'audience privée accordée par Pie IX que le Pape confirme sa volonté. Continuons la lecture de la note du P. d'Alzon : « *Le vendredi 6 juin, je me rendis au Vatican à 9 h. 15 ; je n'attendis que cinq minutes. Le Pape me reçut dans sa bibliothèque particulière. Il parla le premier, me dit qu'il était au courant de tout, qu'il approuvait tout, qu'un collège pour préparer les Bulgares au retour de la foi catholique lui semblait une œuvre très nécessaire, que la difficulté était de régénérer le pays par les prêtres, quand les prêtres étaient plus corrompus que les populations. Je lui parlai des Polonais qui pourraient nous aider ; il approuva l'idée à la condition que la Propagande donnerait son consentement au choix que je pourrais faire ; il me dit que les Polonais étaient de braves gens, mais lui avaient fait quelquefois des imprudences. [...] En sortant de chez le Pape, je me rendis chez Simeoni qui était en conseil avec Barnabo ; il fut enchanté de la tournure que prenaient les affaires et il m'engagea à suivre la voie indiquée par Pie IX. Je le priai d'aller demander pour moi une audience à Barnabo, qui m'indiqua le soir même. Je fus exact. Je m'excusai auprès de Barnabo qui fut parfait. [Barnabo avait approuvé le projet de Jérusalem et était réticent pour les Balkans]. Je dois déclarer qu'il m'édifia profondément par la rondeur avec laquelle il me dit qu'il fallait toujours suivre la direction du Pape, qui avait l'assistance perpétuelle du Saint-Esprit, tandis qu'il ne l'avait pas. Il me proposa d'envoyer deux personnes à Constantinople et en Bulgarie, pour étudier l'état des choses ; il m'offrit des lettres...* (Note demeurée incomplète.)

Peut-on dire que le P. d'Alzon a été trompé, et qu'on s'est joué de lui ? Certainement, et lui-même n'est pas dupe. Il veut poursuivre son projet de contribuer à la fondation d'un séminaire maronite à Jérusalem, et s'il doit l'abandonner, au profit d'une mission auprès des Bulgares, il veut que cela soit clairement exprimé comme volonté du Pape, pour ne pas avoir l'air d'être inconstant dans ses projets. On a souvent dit que Dieu écrit droit avec des lignes courbes et que la « volonté de Dieu » passe aussi par des intrigues bien humaines...

Depuis le temps de ses études à Rome, le P. d'Alzon ne se faisait pas d'illusion sur les milieux romains ; mais il porte sur tout un regard de foi, et pour lui, la parole du Pape est expression de la volonté de Dieu. Il fera lui-même mémoire plusieurs fois de la bénédiction reçue du Pape Pie IX pour bien souligner de qui il a reçu la mission qui l'a fait se tourner vers le monde slave.

La mise en œuvre de la Mission d'Orient

Maintenant qu'une nouvelle mission lui a été confiée, le P. d'Alzon va s'y donner de tout cœur, et cela jusqu'à la fin de sa vie. Il y consacra beaucoup de temps et d'énergie, soucieux de se tenir informé de l'évolution de la situation religieuse et géopolitique, échafaudant de nouveaux plans pour s'adapter aux circonstances et aux opportunités ; faisant même des rêves qui ne verront leur début de réalisation qu'après sa mort : ainsi de l'entrée de ses religieux en Russie.

Comme il en avait été convenu, le P. Jérôme Kajziewicz s'est rendu à Constantinople dès l'été 1862 ; mais les Résurrectionnistes se réservent la mission auprès des Bulgares unis, et proposent aux Assomptionnistes de s'occuper des Grecs et des Roumains.

Le 20 décembre 1862 le P. Galabert est mandaté par le P. d'Alzon pour le devancer à Constantinople en passant par Rome.

Lui-même, invité par Mgr Brunoni, vicaire apostolique patriarcal de Constantinople, à prêcher le carême, s'embarque de Marseille le 14 février 1863 pour Constantinople. Il y demeurera du 22 février au 5 avril. Il a de nombreux contacts, mais se rend vite compte des rivalités et des sollicitations intéressées... Cependant il s'en tient aux directives reçues de Rome, d'agir en accord avec Mgr Brunoni et Mgr Hassoun. Il envisage d'établir le séminaire qui lui a été demandé, sinon à Constantinople du moins à Kadi-koÿ, l'ancienne Chalcédoine, où il s'est rendu pour y prévoir l'achat d'un terrain à faire confier par lui, après son départ, au vicaire général de Mgr Brunoni. Il envisage également la présence de religieuses et pense tout naturellement à Mère Marie-Eugénie de Jésus, à qui il écrit qu'elle pourrait avoir une école, former des institutrices, et promouvoir le culte du Saint-Sacrement. Il rédige un long rapport pour la Congrégation de la Propagande, dans lequel il se fait l'écho des désirs de Mgr Brunoni, qui n'allaient pas dans le sens voulu par Rome, soucieuse de promouvoir les églises unies. Le rapport du P. d'Alzon fut jugé sévèrement, ce qui le peina beaucoup. Comme il n'avait pas été demandeur, il se dit cependant prêt à poursuivre la mission qui lui avait été confiée.

Dans l'immédiat, elle sera maintenue, mais à Philippopoli (Plovdiv). Le P. Galabert, qui a su gagner la confiance des Bulgares-Unis, a trouvé en même temps auprès de Mgr Canova, délégué apostolique de Bulgarie, l'occasion de s'établir à Philippopoli, en commençant par ouvrir une école primaire. En octobre 1863, pour que tout soit clair avec la Propagande, le P. d'Alzon informe le cardinal Barnabo du départ de ses religieux pour fonder à Philippopoli une école, tout en gardant le souci d'ouvrir un séminaire, ajoutant qu'il va s'efforcer de débarrasser Mgr Brunoni de ses affaires d'argent. En effet, le séminaire n'a pu être établi à Constantinople, du fait de l'indélicatesse du vicaire général de Mgr Brunoni dans l'affaire qui lui avait été confiée. Le P. d'Alzon rassurera également Rome quant au financement du séminaire bulgare, même si c'est aux Résurrectionnistes que la réalisation de celui-ci serait plutôt confiée, signe encore manifeste de sa générosité et de son désintéressement.

La fondation des Oblates de l'Assomption

Dès le 23 février 1863, depuis Constantinople, le P. d'Alzon avait fait part à Mère Marie-Eugénie de Jésus de sa proposition de voir ses religieuses œuvrer avec lui en Orient. Elle lui répondit le 8 mars 1863 qu'elle acceptait en théorie, mais qu'en pratique il faudrait en parler à son retour. Hélas, son Conseil est réticent, l'affaire renvoyée au chapitre de 1864.

Le Père d'Alzon propose alors à Mère Marie-Eugénie de Jésus, dans sa lettre du 1^{er} novembre 1864, une œuvre d'Oblates tertiaires, en s'appuyant sur la catégorie de personnes mentionnées dans leurs statuts au titre d'Oblates de l'Assomption à côté des religieuses de chœur et des religieuses converses. Ce projet n'aboutit pas, dès lors que la fondatrice prévue s'orienta vers la vie religieuse. Dans sa lettre à Mère Marie-Eugénie de Jésus du 6 mars 1865, le P. d'Alzon écrit : « *Pauline partira pour Paris. C'est une déception pour moi à ajouter à quelques autres, qui détachent du monde et poussent au ciel. [...] J'ai passé quelques jours au Vigan et j'ai été surpris de la mine de vocations pour les Oblates et pour les Sœurs converses que l'on y trouverait si on le voulait* ». (*Lettres du P. d'Alzon*, t. V, pages 261).

Réagissant sous l'échec, devant un dévouement qu'il découvre dans les montagnes des Cévennes, où le P. Hyppolite Saugrain a bien œuvré, le P. d'Alzon s'oriente vers une petite congrégation séparée qui s'appuierait sur les Religieuses en France et les Religieux en Orient, « *pour suivre le principe de saint Vincent de Paul* » écrit-il. Pour l'aider à former ces personnes à la vie religieuse, Mère Marie-Eugénie de Jésus, à sa demande, lui enverra l'une de ses meilleures religieuses, Mère Marie-Madeleine.

Le 24 mai est retenu comme date de fondation des Oblates de l'Assomption, au Vigan, dans une maison louée pour 9 ans au quartier de Rochebelle, qu'il appela Notre-Dame de Bulgarie. Mais les premières Oblates ne feront profession qu'à la suite de celle que le P. d'Alzon a choisi de leur donner pour Mère et qu'il prépare de son côté à Nîmes. Marie Correnson fera profession le 18 avril 1868, suivie le 19 avril par les cinq pre-

mières Oblates qui allaient partir pour l'Orient. D'autres professions suivront le 6 et le 19 septembre. La congrégation comptait alors seize professes, y compris la fondatrice, et un plus grand nombre de novices.

Devenu fondateur d'une deuxième congrégation, le P. d'Alzon y consacra une bonne partie de son temps, stimulant le zèle apostolique de ces religieuses vouées aux missions lointaines. Sa présence à Rome à l'occasion du Concile Vatican I sera pour lui l'occasion de mesurer l'essor missionnaire de l'Église catholique et d'ouvrir son horizon missionnaire à tout le monde slave, nourrissant le rêve qui sera comme l'obsession de ses dix dernières années : ramener l'immense Russie dans le giron de Rome ! Le 17 novembre 1869 (depuis Rome durant le Concile Vatican I) il écrit à Mère Correnson : « *Derrière les Bulgares, vous avez la grande agglomération des Slaves schismatiques, dont les Bulgares ne sont qu'une branche ; vous avez au moins soixante millions à convertir. Rien que cela ! [...] Savez-vous un des côtés actuels de Rome qui m'émeuvent le plus ? C'est de rencontrer les évêques de tous les pays. [...] Et dans tous ces pays il y a d'immenses conquêtes à faire et ce sont partout presque des pays de Missions où les Oblates peuvent travailler.* »

L'obsession de la Russie

Dans son instruction à la clôture du Chapitre général de 1873, le P. d'Alzon déclare :

« Je n'ai pas encore parlé de nos missions étrangères. Si l'Australie est momentanément laissée de côté parce que certains engagements ne sont pas encore tenus, un bien réel se fait en Bulgarie; une association de patrons et d'apprentis, une école de deux cents garçons subsistent avec un succès durable. Nos Oblates nous ont secondés efficacement par un hôpital, un dispensaire, un pensionnat, des écoles. Tout cela est au berceau, mais quel précieux avant-poste contre le schisme grec et russe! On accusera notre ambition de témérité; que sommes-nous auprès du géant auquel nous nous attaquons? »

« L'Église a aujourd'hui trois grands ennemis : la révolution, la Prusse et la Russie, et la Russie n'est pas le moins redoutable. Mais pourtant, quel champ immense s'ouvre à nos travaux de ces côtés ! Comme Jésus à ses disciples, j'ose vous dire : 'Messis multa'. Les disciples, devenus apôtres, firent la conquête du monde. Voyez mes frères, si vous voulez conquérir la Russie et en porter l'abondante moisson dans les greniers du Père de famille. Je tremble en vous parlant ainsi, et pourtant quelque chose me crie que si l'Assomption le veut, Dieu aidant, la moisson lui appartiendra. »

La mission bulgare ne lui apparaîtrait plus que comme la porte d'entrée vers la Russie, et il ne cessera de solliciter le P. Galabert en ce sens. Le 19 juillet 1875 il lui parle d'une maison à Odessa :

« Savez-vous le premier établissement que je voudrais voir former ? Une maison à Odessa. C'est fort, mais c'est mon idée. Croyez qu'il y a là quelque chose à faire. C'est la Russie qui doit être notre point de mire, croyez-le, et les difficultés ne doivent pas être un empêchement. »

Le 29 août 1876 il affirme au P. Galabert :

« Tôt ou tard, la Russie nous ouvrira ses portes, dussions-nous en graisser les serrures et les gonds avec notre sang. »

Le P. d'Alzon demandera même un signe du ciel le confirmant dans sa mission vers la Russie : le signe de la guérison d'une Oblate. Le 3 septembre 1877 il écrit au P. Picard :

« Je vous avouerai que, si je suis resté à Lourdes vingt-quatre heures après le pèlerinage que vous dirigiez, c'est que j'ai voulu demander à la Sainte Vierge un signe qu'elle approuvait nos efforts pour travailler à la conversion des schismatiques orientaux. La guérison de mon Oblate, consacrée spécialement à cette œuvre, ne serait-elle pas le signe accordé ? »

Dans une note du 30 mars 1878 à la Propagande (*Écrits Spirituels* pp. 1455-1459) le P. d'Alzon rappelle l'événement de 1862, et ce qui s'est fait depuis en Orient, puis présente ses projets pour la Russie :

« Je passe à un autre ordre de considérations. Depuis que Pie IX m'eût proposé la mission de Bulgarie, mes vues se sont étendues beaucoup plus loin : la Russie est devenue ma grande préoccupation. Vers le mois de mai 1877, il y a moins d'un an, ayant été reçu en audience par le Saint-Père, je me permis de lui demander sa bénédiction et ses encouragements, pour préparer un séminaire destiné à former des missionnaires pour la Russie. Pie IX m'encouragea beaucoup, me donna ses bénédictions, et je me retirai, préoccupé de cette pensée. Depuis, une dame russe catholique m'a offert de m'établir dans ses terres, au Caucase, avec quelques jeunes gens... »

[Cette dame russe, convertie au catholicisme, s'appelle Mme Fricero, fille naturelle du Tsar ; cf Encart dans AA Info, N°5, septembre 2006, 12 pages]. Le P. d'Alzon l'a interrogée sur la situation politique et religieuse de la Russie, sur les possibilités d'accès, etc. Il lui a soumis son « Mémoire sur un Essai d'évangélisation en Russie » et se fondant sur certains passages de ses lettres, échafaudé même un plan d'établissement au Caucase. Les lettres du P. d'Alzon à Mme Fricero ne nous sont pas connues mais nous possédons celles que cette dernière lui adressa entre le 15 août 1877 et le 30 janvier 1879.

Jusqu'au bout le P. d'Alzon s'intéressera à l'évolution de la Russie. L'année même de sa mort, il donnera encore, dans les trois premiers numéros de la revue *La Croix*, un triple article sur la Russie.

Conclusion

L'événement du 3 juin 1862 manifeste l'amour du P. d'Alzon pour l'Église et sa parfaite soumission à une volonté supérieure. Déjà, cet amour de l'Église lui avait fait désirer travailler à la conversion des protestants,

quand jeune prêtre, il s'est mis au service du diocèse de Nîmes. Son évêque l'a obligé à tempérer son ardeur, mais le désir de travailler à l'unité de l'Église restera toujours présent dans son cœur, et a trouvé une occasion nouvelle lorsque lui est confiée la Mission auprès de Bulgares. Esprit aux larges vues, il souhaitera très vite voir s'ouvrir cette mission à la Russie.

Le zèle apostolique à l'Assomption se doit d'être « hardi, généreux, désintéressé ». Le P. d'Alzon le premier en a donné le témoignage :

- Il ose envoyer les meilleurs religieux pour cette nouvelle mission, alors qu'il n'a qu'une poignée de religieux (le P. Galabert est docteur en médecine et docteur en droit canon).
- Il faut souligner particulièrement sa générosité, qui est à l'origine de toute cette aventure, où il fera passer une bonne partie de la fortune dont il vient d'hériter.
- Quant à son désintéressement, il ne se manifestera pas seulement sur le plan financier mais aussi par rapport à l'abandon à d'autres de certains de ses projets apostoliques.

Textes bibliques qui permettent d'approfondir le sens de ce moment

- Désir du Christ de voir ses disciples constituer un seul troupeau sous un seul pasteur : Jean 10, 1-16
- Prière du Christ pour l'unité : Jean 17, 21
- Séparation d'Abraham et de Lot (qui prend pour lui la plaine fertile) Genèse 13

Petite bibliographie

- E. D'ALZON, *Écrits Spirituels* pp.1448 à 1460.
- Siméon VAILHÉ, *Vie du P. Emmanuel d'Alzon* tome II, ch. XIV (Jérusalem ou la Bulgarie ?), XV (Stamboul et la question

d'Orient), XVI (Fondation des Oblates de l'Assomption), et XXV Mission d'Orient.

- Pierre TOUVENERAUD, « Religieux et religieuses de l'Assomption au service de l'Orient chrétien », p. 431-436, dans *Pages d'Archives*, II, P. 419-452 (mars 1965).
- Julian WALTER, *Les Assomptionnistes au Proche-Orient (1863-1980)*, Série centenaire 1980, n°6, Paris, 1982.
- Daniel OLIVIER, *Le Père d'Alzon et l'œcuménisme*, Série centenaire 1980, n°7.
- *Emmanuel d'Alzon dans la société et dans l'Église du XIXe siècle*. Colloque d'histoire décembre 1980. Paris : Le Centurion, 1982. Etienne FOUILLOUX, *L'œuvre orientale du Père d'Alzon vue par ses fils*, p. 199 à 220.
- *La Mission d'Orient, L'autre poumon de l'Assomption*. Éditions du Signe 2007.
- *La Mission d'Orient de l'Assomption*. Cahiers du Bicentenaire d'Alzon, n° 6, Rome 2008. Ce dernier cahier présente une copieuse bibliographie (pages 165-177 et 179-208).

Jean-Daniel Gullung, a.a.



*Le P. d'Alzon, photographié au milieu de ses religieux,
le 29 septembre 1879*

Photographié à Nîmes avec les religieux présents lors de la retraite annuelle ; c'est sa dernière photographie de groupe.

Sixième Moment

EMMANUEL D'ALZON « PASSE LE RELAIS »

L'événement

- les Chapitres généraux de 1868, 1873 et 1876.

Dates significatives :

- Le 17 septembre 1868 : instruction de clôture du Chapitre général
- Le 18 septembre 1873 : instruction de clôture du Chapitre général
- Les 11-18 septembre 1876 : création de Provinces par le Chapitre général

Description du moment

Les dernières années de la vie d'Emmanuel d'Alzon seront un temps de dépossession de soi, de kénose, d'écoute et d'abandon. Dès la fin des années soixante, son souci majeur devient d'assurer la croissance et l'accompagnement de ses disciples pour les préparer à « prendre le relais ». C'est dans cette perspective qu'il formule l'essentiel de sa pensée quant à l'esprit de l'Assomption et définit ainsi le projet commun de la congrégation.

Tel est particulièrement l'objet de l'Instruction au Chapitre général de 1868. Dans ce texte, le P. d'Alzon synthétise l'esprit de l'Assomption dans le « triple amour », de « Notre-Seigneur Jésus-Christ », « la Sainte Vierge sa Mère » et « l'Église son épouse ». Il complète ainsi ce qui constitue le thème dominant du *Directoire* (approuvé par le Chapitre de 1868), et il met en relation, de manière plus cohérente, l'avènement du Royaume

(*Adveniat Regnum Tuum*) avec l'amour du Christ et de ce que le Christ a le plus aimé (... *propter amorem Domini nostri Iesu Christi*).

Dans les mois qui ont précédé ce Chapitre, et dans les années qui suivent, le Fondateur amplifie son souci de la vie intérieure et il se préoccupe de la formation spirituelle de ses disciples (cf. Siméon Vailhé, *Vie du P. Emmanuel d'Alzon*, tome II, p. 675).

Il passe le relais à ses « fils ». Il leur manifeste sa confiance et son affection, leur transmet le flambeau, et les accompagne dans leurs entreprises apostoliques. Même si le P. d'Alzon éprouve la nécessité de reprendre en main le noviciat en le replaçant sous sa conduite, à Nîmes, la division de la Congrégation en trois Provinces, voulue par lui et adoptée par le Chapitre général de 1876, constitue un pas important dans ce processus de transmission de l'autorité.

Le P. d'Alzon veille également sur sa fondation des Oblates. Après les premières professions des Sœurs, les premiers départs en mission, l'établissement de Marie Correnson à la tête de la jeune congrégation, il leur adressera ce qu'il appelle lui-même son « *testament spirituel* ».

C'est un temps où, atteint par la faiblesse, le fondateur approfondit la dimension intérieure de son projet. C'est aussi un temps d'ouverture, de fécondité : celle qui se manifeste dans ses disciples et leurs œuvres. L'accent est porté sur une dimension plus populaire des engagements apostoliques (presse, alumnats, œuvres sociales, pèlerinages, etc.). L'instruction au Chapitre général de 1873 développe particulièrement ces dimensions.

Bref, on peut dire que le P. d'Alzon, de plus en plus habité par la conscience de sa fin, s'assure de la solidité de son œuvre, formule les éléments essentiels de son « *patrimoine spirituel* » et prépare ses religieux à en assurer le développement. Ce passage de relais est aussi une sorte de testament spirituel et apostolique. Dans son instruction au Chapitre général de 1868, il parle d'ailleurs explicitement de testament : « *Je veux, au moment de nous séparer, vous confier, si je puis dire ainsi, le testament de nos*

communes pensées et de nos communs sentiments, en vous rappelant, une fois de plus, une dernière fois peut-être, sur quelle base repose l'œuvre de l'Assomption, et par quels moyens nous voulons plus que jamais la développer » (*Écrits spirituels*, p. 130).

Ce moment est donc celui d'une démarche spirituelle décisive, d'un « lâcher prise ». Le P. d'Alzon s'engage dans une « pâque », un don de vie, que recueilleront ses disciples. A la lumière de ce qui précède, il est permis de penser que lorsqu'il prononcera ses *ultima verba* : « *Soyez de bons religieux* » (*Écrits spirituels*, p. 1463), le P. d'Alzon aura à l'esprit et au cœur l'ensemble de ce « patrimoine » spirituel qu'il a transmis à ses disciples au cours des années antérieures et, en particulier, cet « *esprit de l'Assomption* » qu'il espère leur voir accueillir et développer.

Autres événements marquants de cette période

Plusieurs événements importants de cette période vont retenir l'attention du P. d'Alzon et influencer sensiblement sa lecture théologique de l'histoire (cf. les événements consécutifs à la prise de Rome, en 410, qui inspirent à Augustin la *Cité de Dieu*) :

- Le 1^{er} Concile du Vatican (1869-1870),
- La défaite française en 1870 et la Commune de Paris (1871),
- La prise de Rome et la perte des États pontificaux (1871),
- Les combats pour la liberté de l'enseignement (1870-1871).

Textes d'Emmanuel d'Alzon qui éclairent ce moment

- Instruction de clôture au Chapitre général de 1868 (*Écrits spirituels*, p. 129)
- Instruction de clôture au Chapitre général de 1873 (*Écrits spirituels*, p. 173)
- Lettres au Maître des Novices, de 1868-1869 (*Écrits spirituels*, p. 147)

- Nombreuses lettres, en particulier aux religieux à qui il confie des responsabilités importantes : le P. Picard à Paris, le P. Galabert à la Mission d'Orient, etc.

Textes bibliques qui permettent d'approfondir le sens de ce moment

- Jean 15, 8-16 : « je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis »
- 2 Timothée 4, 6-7 : « J'ai achevé ma route... »
- 1 Timothée 6, 11-16 : recommandations de l'Apôtre
- 2 Timothée 2, 1-3 : « prends ta part de souffrance pour l'annonce de l'Évangile... »
- 2 Rois 2, 11-14 : le manteau d'Elie.

Petite bibliographie

- Jean-Paul PÉRIER-MUZET, *Le Père Emmanuel d'Alzon par lui-même. Anthologie Alzonienne*, T. II, Rome 2007, p. 207-210.
- *Une dernière décennie de combats*, in « Emmanuel d'Alzon fondateur », Collection Vienne Ton Règne, Paris 2007, p. 29-31.
- Jean-Paul PÉRIER-MUZET, *Prier 15 jours avec Emmanuel d'Alzon*, Paris 2003, p. 99-112.
- Athanase SAGE, *Un maître spirituel du XIXe siècle, les étapes de la pensée du P. d'Alzon*, Rome 1956.
- Siméon VAILHÉ, *Vie du Père Emmanuel d'Alzon*, T. II, Paris 1934, p. 674-697.

Extraits de textes

I. INSTRUCTIONS aux CHAPITRES GENERAUX de 1868 et 1873

L' Instruction de clôture au Chapitre général de 1868 (Ecrits spirituels, p. 129)

Le P. d'Alzon formule l'essentiel de sa pensée quant à l'esprit de l'Assomption et définit ainsi le projet commun de la Congrégation.

(...) Je veux, au moment de nous séparer, vous confier, si je puis dire ainsi, le testament de nos communes pensées et de nos communs sentiments, en vous rappelant une fois de plus, une dernière fois peut-être, sur quelle base repose l'œuvre de l'Assomption, et par quels moyens nous voulons plus que jamais la développer (...).

Notre vie spirituelle, notre substance religieuse, notre raison d'être comme Augustins de l'Assomption se trouve dans notre devise : Ad-veniat regnum tuum. L'avènement du règne de Dieu dans nos âmes, par la pratique des vertus chrétiennes et des conseils évangéliques, conformément à notre vocation; l'avènement du règne de Dieu dans le monde par la lutte contre Satan et la conquête des âmes rachetées par Notre-Seigneur et plongées pourtant dans les ténèbres de l'erreur et du péché; quoi de plus simple! quoi de plus vulgaire, si j'ose dire ainsi, que cette forme de l'amour de Dieu ! Si, à cet amour principal, vous ajoutez l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de la Sainte Vierge sa Mère et de l'Église son épouse, vous connaîtrez sous son expression la plus abrégée l'esprit de l'Assomption.

Mais qu'y a-t-il donc là de spécial, de caractéristique? (...) Nous sommes tout simplement catholiques, mais catholiques autant qu'il soit possible de l'être; nous sommes catholiques tout d'une pièce (...)

L’Instruction de clôture au Chapitre général de 1873 (Ecrits spirituels, p. 174)

Le P. d’Alzon trace un plan d’action pour les engagements apostoliques futurs et pour l’organisation de la Congrégation.

(...) Quels immenses horizons ne s’ouvrent pas devant vous! Essayons d’en indiquer quelques aperçus, comme les premiers plans. Nous aurons tout résumé en un mot, quand nous aurons dit que notre but est la restauration des mœurs catholiques par la foi aux principes chrétiens.

Suit un panorama d’œuvres possibles – pèlerinages, culte eucharistique, orphelinats et colonies agricoles, œuvres sociales...

Mais cette action que je vous propose est basée sur un ordre d’idées : sur les principes de la foi (...) Ces idées, il faut les répandre; cette doctrine, il faut la rendre accessible à tous; et, pour en venir à bout, il faut y appliquer les moyens convenables.

Le P. d’Alzon poursuit son instruction par des recommandations relatives au recrutement et à la formation des religieux, en particulier à travers les alumnats, et il conclut par une triple mise en garde, assortie d’une triple exhortation.

(...) Pour nous, cherchons à attirer (...) que la confiance soit un de nos grands moyens de faire triompher la cause de la vérité. Nous n’en sommes pas les propriétaires, nous n’en sommes que les serviteurs (...) Le grand mal du temps présent, ce sont les ténèbres, c’est le mensonge; restons dans la vérité, servons la vérité, rendons-lui témoignage, propageons-la, et notre tâche sera remplie, et nous n’aurons pas cédé aux illusions. (...) On se dit prudent, parce qu’on n’ose pas; mais c’est plus que jamais l’heure de répéter le mot de Bossuet: « La foi est hardie ». Ayons donc les hardiesses de la foi; peu importe qu’on l’appelle témérité.

II. LETTRES

Sur l'avenir de la Congrégation et l'organisation des œuvres

Lettre au P. Picard, le 30 mars 1867, de Nîmes

(...) Ma pensée se porte sans cesse sur l'avenir de notre petite Société, et je vous avoue que je me demande comment il se fait que nous ayons en commençant tant de contradictions. Hélas! Je sais bien que les contradictions sont l'apanage des œuvres de Dieu, mais il faut distinguer entre les contradictions fécondes et les contradictions stériles. Or ce qui m'effraie, c'est la profonde stérilité des nôtres. Tâchez donc, cher ami, de prier Dieu de nous éclairer sur cette question si importante. (...)

Lettre à Marie-Eugénie, le 19 décembre 1868, de Nîmes

(...) Plus je vais, plus je désire pousser avant de mourir l'œuvre de l'Assomption (...)

Voir aussi les lettres au P. Galabert (11/03/67) ; à Marie-Eugénie (12/08/67) ; au P. Galabert (09/08/68) ; au P. Picard (14/08/68) ; au P. Picard (18/08/68) ;

L'expérience spirituelle

Lettre à Marie-Eugénie, le 5 avril 1868, de Nîmes

Je prie pour votre retraite; priez aussi pour moi. Le bon Dieu me travaille et si vous venez à la fin d'avril, je vous parlerai beaucoup plus de moi que vous n'en avez entendu parler depuis longtemps. Je cherche si je ne dois pas m'enfermer dans une vie de prière, que la distraction des visites m'empêche de pratiquer et vers laquelle pourtant je me sens poussé.

Voir aussi les lettres (05/04/67) et (01/06/68) au P. Picard.

L'accompagnement de ses « fils »

Lettre aux Frères de Philippopoli, le 30 décembre 1868, de Nîmes
*Mes bien chers et bien aimés Frères,
(...) Que Notre-Seigneur vous comble de ses dons et vous inspire un grand désir de vivre toujours en régularité, charité, obéissance et pauvreté! Croyez que vous ne ferez de bien qu'autant que vous serez de vrais religieux. Notre-Seigneur a besoin de beaucoup d'ouvriers. Soyez des hommes apostoliques. (...) Enfin, l'essentiel est de devenir des saints.*

Voir aussi lettres (24/08/67) et (31/08/67) au P. V. de P. Bailly ; au P. Picard (24/06/68).

... et des expressions d'amitié et d'affection

Lettre au P. V. Galabert, le 10 janvier 1868, de Nîmes
Adieu, bien cher ami. On vous aime énormément et on vous souhaite d'être un saint.

Lettre au P. V. de P. Bailly, le 22 avril 1868, de Nîmes
... Que vous dirai-je de plus ? Que je vous aime bien. C'est connu ; mais comme j'aime qu'on me le dise, je ne suis pas fâché que vous puissiez l'entendre. Il me semble que cela doit vous faire un peu de velours au cœur. Adieu, bien cher ami. Mille fois à vous en N.-S.

Voir aussi lettres (14/08/68) au P. F. Picard, au P. H. Saugrain (21/08/68) et bien d'autres.

Accompagnement des Oblates et de Marie Correnson

Lettre à la Mère M.-E. Correnson, le 20 juin 1868, de Nîmes
Ne vous tuez pas, mais en vous appliquant à faire toutes choses comme une vraie sainte, souvenez-vous que Dieu vous fait bien des

*grâces et qu'il en est des mères de communautés, comme des mères de famille, elles sont condamnées à enfanter dans la douleur.
Mille choses à toutes nos filles. Croyez, ma chère petite Mère, que tout ce que vous faites est écrit en lettres d'or pour le ciel, si vous le faites parfaitement.*

Voir aussi lettre (10/09/76) aux Oblates de l'Assomption.

André Brombart, a.a.